

POMERA

Marion Renauld / septembre 2013

1. Par exemple, fouir. Ce qu'on fait, il faut savoir qu'on le fait.
2. Le rouleau. Depuis des siècles, les Ethiopiens utilisent, dans un but thérapeutique, des rouleaux de parchemin.
3. La consistance. Ma maison est en ordre.
4. Alors qu'est-ce qu'on fait ? L'appréhension du direct.
 - La face A.
 - La face B.
- 4 (Suite). Alors qu'est-ce qu'on fait ? L'appréhension du direct.
5. Tiptop, carton-pâte, loufoquerie sérieuse : « Et quand il y a quelque part un salaud de chasseur qui tue un éléphant, j'ai une telle envie de lui loger une balle là où il aime bien ça, que je n'en dors pas de la nuit. »

1. PAR EXEMPLE, FOURIR. CE QU'ON FAIT, IL FAUT SAVOIR QU'ON LE FAIT.

Voilà par quoi l'histoire débute. Poméra est une petite fille dont le mobile est de recouvrir le monde de mots, et au passage, de veiller à ce qu'il reste suffisamment de papillons, là où il doit y en avoir. C'est une *serial-writer*, protectrice de l'ordre des lépidoptères. En cas de besoin, en fabriquer par pliures dans n'importe quel type de papier. Poméra, si on suit notre pente lyrique, est quelque part entre une déesse des arbres, une nymphe des forêts, et une mère avec un serre-tête un peu jaune qui s'entraîne à écrire partout où elle peut, histoire d'y voir quelque chose. Les murs de l'appartement, les feuilles vertes ou pas qui jonchent (littéralement) le sol de la terrasse, les mains de son frangin en train de dormir, avec un crayon qui coule bien, pour ne pas racler la peau et risquer de le réveiller.

Pourquoi diable Poméra fait-elle cela ? C'est une obsession pénible, toujours écrire. Poméra négocie son virage de l'état de nature, contemplatrice d'un ordre déjà donné et si incroyablement bien pensé (à part quelles brouilles, n'est-ce pas), à l'état de personne, être capable de dialoguer avec ladite, de l'enfanter ou de la dompter. De la graine à la plante, de la plante à la fleur, au fruit, à la feuille, à la tige, aux racines jusqu'à l'eau, aux pointes jusqu'au soleil, et de cette chose brune et verte une boue, de la matière, des compresseurs et des additifs à ce tas, et des liquides, des découpes, des dimensions, une page. Poméra peut écrire sur une graine. Ou graver la graine.

– Parce que ce qu'on fait, dit-elle, il faut savoir qu'on le fait. Elle taille dans la sphère rugueuse, précautionneusement, mais vivement. – Encore là, j'ai mon couteau, tu remarques, pour bien entamer la coque. – Mais tu peux aussi bien utiliser un gros feutre. – ... – Enfin, un crayon feutre noir, par exemple. – Bah ça me gêne, dit Poméra, parce que ce qu'on ajoute, il faut bien savoir pourquoi on

l'ajoute. Ça fait que rien que le papier, vois-tu, c'est déjà plein de produits, alors que le papyrus était peut-être déjà plus pur. Et après je me dis, toute l'histoire de l'humanité va vers la conservation des biens. La sédentarisation de la nature. Et après je me dis, écrire, c'est sédentariser les pensées. Et là je me souviens d'un type qui m'a dit : Ecris les bonnes choses dans les roches, écris les mauvaises choses dans l'eau.

Poméra est une môme obsédée par cette part fondamentale qu'il y a dans une feuille d'arbre, et une feuille de papier, dans une couverture de livre, et une couverture de lit. Elle observe particulièrement les papillons de nuit, et les libellules. Poméra trouve absurde l'idée de collectionner les cadavres. – Les collectionneurs bloquent les cycles ; ils sédentarisent les biens, empêchés de générer. Poméra construit une parole qui s'accommode avec le style des libellules : la marche arrière n'est pas possible. Il faut donc toujours écrire, réécrire, continuer à nommer, histoire de voir ce qu'on peut encore nommer, ce qui s'enfuit, ce qu'on veut entendre.

Poméra commença par l'intérieur de sa chambre, puis le salon, la cuisine, les assiettes, les tasses et la terrasse et les chemins empruntés, les façades muettes, les places traversées, et puis elle continua dans les magasins, les couloirs, les jardins, les avenues, et sur les montagnes (elle repensa au type qui lui avait dit, elle écrivit des bonnes choses, des choses drôles, des choses légères), sur les barrières entre les champs, sur les battants des volets, les vêtements en train de sécher, et les sons, elle voulait leur écrire dessus, mais non.

Ce que Poméra grave sur la graine, à l'aide de son couteau au manche assez trapu, à la lame courte mais pointue, quelle solution espérez-vous ? Son nom ? Hahahaha ! Couteau ? Hohoho ! Le nom que vous lui voulez donner ? Héhé !

Elle grave la carte d'identité chimique et moléculaire de ce filou de bois ? Wouahoihoi !

Il reste les symboles. Liberté, j'écris ici ton nom, doudoudidon !

Poméra opte parfois pour une phrase comme Vive le front de libération des chrysalides. Et quand Poméra en eut fini d'être petite, comme fille, quand elle fut parvenue au moment où elle savait ce qu'elle faisait, quand elle en eut assez de s'époumoner et qu'alors elle concentra le rapport énergie dépensée/énergie créée, quand elle voulut seulement rendre justice, elle prit les traits de Calamity Poméra, placardant ça et là des poèmes qui mettaient au moins les points sur les i, et même qui en mettaient en fin de ligne, au moment où le souffle, enfin, a besoin de sortir, avant que ça ne recommence. Des poèmes citoyens, c'est moche, ça fait presque collabo. Hohoho ? – Des édits de poèmes, que ça vous soit dit, brancardait la Poméra sous son large chapeau de feu, de feutre. Et quand la saison de récupération des tableaux d'exposition de cadavres de papillons avait été bonne, Poméra les donnait en cadeau, avec un petit mot comme « Nature morte, plaisir durable garanti, quoique constant en intensité, à vous de jouer ».

Calamity Poméra pensait que parfois nous nous trompons sur les mots que nous faisons correspondre aux choses, alors que parfois nous avons les bons mots, mais auxquels nous associons les mauvaises choses. Comme si on avait inversé des symboles. Les tableaux de cruches et de pommes sur des nappes plus ou moins éclairées, ce ne sont pas des natures mortes, ce sont des natures dessinées. Le papillon épinglé, ça, c'est bien de la nature morte. Plus du tout *Still Alive*. Le goût pour les cabinets de curiosités est morbide. Une boucherie, c'est de la nature morte. Il n'y a rien de naturel dans les tableaux, les images, les dessins, sinon le sujet, par association d'idées. Poméra petit fille mortifiait certainement la graine avec son couteau arrondi. En revanche, Calamity Poméra a les mains tout juste un peu tachées d'encre, quand c'est encore au doigt et à l'œil.

Parlons d'elle. Pantalons et sandales sur son mulet, longues bottes de cuir, épi de blé, enfin. Robuste fille aux larges hanches, obsédée par cette part fondamentale qu'il y a dans une feuille d'arbre et une feuille de papier, dans une couverture de livre, et une couverture de lit. Elle observe particulièrement les aigles et les fauvettes, et parfois les cormorans, mais ça ne sert pas à grand-chose, ils piquent dans l'eau. Calamity Poméra installe des nids un peu partout dans la ville (ça prend un temps fou), d'où il éclot, allons-y, des lucioles de paroles.

Pas toutes seules, les paroles ; produites à l'aide des dix baguettes phalangées de Calamity Poméra, qui endosse alors le rôle de Poméra-Li, écrivain public tournant toutes vos lettres administratives en haïkus. En cailloux. Poméra-Li observe particulièrement les hiboux, et les cigognes, quoi leur mettre dans les bagages. Elle observe les hirondelles qui rentrent, c'est toujours pareil. Poméra-Li, maintenant, ne voyage plus sur son cheval de feutre, sous son chapeau en feu. Cela demande de tourner sa langue beaucoup, de savoir quoi dire, quoi répondre, comment le formuler. Poméra-Li est patiente ; la nidification est en cours.

Poméra-Li, obsédée par la part fondamentale qu'il y a dans une feuille d'arbre, ou dans une couverture de lit, quand elle ne va pas faire pipi, compresse de bonnes histoires écrites sur des tissus très fins, qui peuvent avec le vent voler, de volets en volets. Les journaux sont si légers.

Les tissus sont aussi très confortables pour se garder des moustiques, garantis 100% bambou.

Oui mais voilà, Poméra-Li, comment tu expliques donc ton utilité dans un monde qui semble tout à fait saturé d'informations. – Je n'ai pas à expliquer mon utilité, je crois, dit Poméra-Li qui s'en retourne tisser quelque part la lumière qui se dégage des choses. Il fait bien trop sombre dans nos intérieurs froids.

Oui mais voilà, Poméra-Li, incarnation de femme munie de dix doigts, comment tu expliques pouvoir garder leur vie dans les choses, alors que les discours foisonnent. Alors qu'ils foisonnent jusqu'à pétrifier. – Je ne garde pas la vie, je la leur donne. Estime Poméra-Li quand elle doit estimer. Poméra-Li pourrait se faire la grande gagnante de l'histoire, en proposant un livre dûment recensé à l'ordre des numéros Hyessbéhènes, sur chaque page duquel il y aurait seulement le blanc, le blanc de la page.

Le truc fort, mais qui demande quand même des démarches lourdes, ce serait que chacune de ces pages, tu puisses la planter dans la terre, et que cela devienne des arbres, ou des fleurs. Ou des tomates-cerises. Sans rien d'écrit sur ce que les graines vous agencent, comme petit plat du soir. Poméra-Li pourrait signer un livre vide. Mais Poméra la môme obsédée par les mots qu'on grave rend Poméra-Li responsable. – Un livre sur rien, même si je n'ai pas à expliquer mon utilité, c'est nul. On ne peut rien apprendre, on ne peut même pas rigoler, on ne peut pas être contre, on ne peut pas s'y lover, autant des oreillers.

Poméra-Li confectionne des taies, avec des histoires de chiffres, de dragons gris-verts et de surpopulation tissés dessus. Il n'y a pas de nostalgie du tout, puisque ça n'a jamais été fait. Et on ne peut pas dire, même si c'était fait, ça ne changerait rien, on ne peut pas le dire parce que c'est faux. On ne peut pas dire que ça devrait être fait. On peut penser qu'on pourrait y penser, ou sinon on choisit quelle taie ? Poméra-Li nidifie.

L'étape d'après, elle s'appelle la sacrée Poméra. La sacrée ! Vu qu'on devrait se taire davantage, au lieu de toujours avoir son mot à dire, son nom à écrire, au lieu de toujours avoir besoin de bavarder, mais vu aussi qu'on est obligé de parler, c'est fou comme on est obligé de parler, d'entendre, de lire, d'écouter, de rétorquer, qu'est-ce qu'on écrirait, si on voulait juste dire le nom des choses ? On ne pourrait pas. – On ne peut pas, sacrée Poméra, personne ne le connaît.

La sacrée Poméra, trouvant le monde tellement profane, indienne obsédée par les arbres et les plumes, litanie d'inspire, expire, aspire, transpire, transmieux. Qu'est-ce qu'on écrit sur son bras, à part un point d'interrogation ? Ou d'exclamation. Ou un petit rond. Poméra, sacré nom, continue simplement à écrire, lettres, mots, discours, articles, récits, listes, pendant que le monde continue simplement à aller. Poméra sait où elle va, alors que le monde, lui, ne le sait pas. Poméra sait que le monde va souvent comme on lui raconte sa geste, ses faits, le monde des humains, plein de mots et de symboles et de mots posés sur des symboles (la « grandeur des cathédrales », « la misère des bidonvilles », « le mystère des runes »), on va se calmer. Poméra, la sacrée, trouve que tout ce qu'on raconte du monde, wouah, c'est grandiloquent. Même parler du pourcentage que représente la consommation de sodas par rapport à la hausse des corps gras, c'est énorme. – Eh woou, souffle sacrée Poméra, l'essentiel est assez simple.

On souffre par manque, on a du plaisir par excès.

Tout est allé de plus en plus vite et de plus en plus compliqué, après Te voilà né. La sacrée Poméra croit que le nom des choses est dans Nous voilà bien. Poméra voudrait faire tourner le calumet de la paix avec la nature du monde parce que, c'est ainsi, nous la consomons. Nous sommes complètement l'enfer de la nature. Nous semons le feu où nous voulons, l'eau, à peu près, ça se pourrait, on sait faire, nous semons le vent et nous élevons des géraniums en balconnières. Nous en jouissons par contemplation et destruction, enfantement, déracinement. C'est incroyable que nous puissions nous réconcilier verbalement. – Allez va, viens par là ! – Plutôt jamais ! – Allez... – ...

Les feuilles d'arbres ne se réconcilient jamais parce qu'elles ne se font jamais la gueule. Mais les feuilles des livres, parfois, elles s'engueulent. Les couvertures, jamais. Les gens sous les couvertures, parfois, et ça se tape avec celles des livres. Contre-image : les feuilles des livres sont des alliées, voire juste amicales, et les

gens sous les couvertures incapables de lire quoi que ce soit. C'est sympa quand la nature est paisible. Et que le vent est doux.

Oui mais voilà, c'est un peu comme un livre sur rien, c'est ennuyeux. C'est ennuyeux de regarder tous ces arbres, ces longues allées de zinc, ces masses et ses tourbillons. C'est important de les regarder, mais c'est ennuyeux de ne pas pouvoir discuter. La sacrée Poméra, installée sur le flanc de la roche, sort sa machine à écrire pour écrire un peu. – *These are very special rocks*, dit le type qui lui avait dit à propos des choses bonnes ou mauvaises, où il faut les écrire. Il est là, il regarde la sacrée Poméra, dans son sac à dos, sa machine et la hachette, dans le sien, tout ce qu'il faut de survie en mille lieux subtils, surtout des montagnes, froides et venteuses. Il regarde la Poméra, les cailloux, les sommets pleins de neige, la route, la carte. Il regarde Poméra taper à la machine, du bout des doigts couverts jusqu'à la première phalange. Comme il ne sait pas comment elle s'appelle, il lui donne un nom. – J'ai trouvé, il dit. Il dit en anglais *Lost Sunrise in the Dark World*, et il rit d'un rire fou, mais sage. – T'es une sacrée quand même, *Sunrise*, t'aimes les papillons, les brosses à dent et le jus d'oranges ! – J'aime aussi les sommets pleins de poudre, le désert des éléphants, les places publiques et les parvis d'église, ça fait quoi ? – Ça fait que t'es pas très pragmatique, *Sunny*. Elle pense à Calamity Poméra et à ses expéditions de libération des cadavres de papillons, à d'autres délivrances. – On n'est pas pragmatique pareil, mais on se complète bien, là, n'est-ce pas ? On pourrait se passer de machines à écrire comme on pourrait se passer de sacs de couchage. On peut remplacer une machine à écrire par une flûte, une flûte à bec, de la peinture à l'eau, une tablette i-génération, un gros fusil à huit pompes, pas besoin de vous faire le tableau. Et d'accord, on ne peut pas remplacer un sac de couchage aussi facilement, mais on peut le trouver par un joli discours.

Sacrée Poméra, naviguant de l'état de nature à celui de personne. De la nuit au jour. De la lumière des choses à la noirceur des marteaux. De la matière-miroir

des mots, qui fait oublier l'opacité de l'encre. Les peintures nous rappellent l'opacité des encres. Sitôt le titre, tout s'éclaire. Quelques ombres se dissipent. La chose est dite. De l'étendue muette de la masse des faits, du brouhaha grandiloquent des gros (titres), *please, gimme your name* ! Je suis Haïdou. En tous cas, Haïdou Poméra, en ce moment. Juste avant Poméramor !

Oui mais voilà, ton vrai nom, ce n'est pas Haïdou, tout le monde le sait depuis le début. Poméra reconnaît qu'au départ, ce qu'on apprend à écrire, à l'aide d'un définitif outil scripteur, c'est son nom. P comme pomme, O comme un gros ballon, et ensuite, quand on en est plutôt à être *serial-killer* de l'usage des crayons, c'est encore pourtant à la main qu'on signe.

Mais dans l'histoire, la petite fille, quel que soit son nom, veut connaître celui de chaque chose, chaque chose qui ne peut pas vraiment signer, quelle affaire ! Autant on peut identifier la victime, on peut même avoir les empreintes du *killer* et son nom de code, autant dans la vie, le nom des choses, c'est une affaire, c'est une somme d'affaires et on ne sait même pas s'il y a un coupable.

Alors qu'un nuage, on le sait. On peut même le prédire. Le temps passé à donner des noms aux nuages, c'est sûr, n'est pas un temps où on laboure son champ, on chasse un papillon, on taille ses flèches. On sait très bien dire « Taille mieux ta flèche, comment tu veux qu'elle atteigne le cœur ! »

Haïdou voudrait tirer au centre, lequel, nous nous en doutons, n'existe pas. La stratégie est différente dans une masse molle et devant un mur béton. La stratégie est différente quand on a des ailes, des branchies ou des mains. Haïdou voudrait toucher le centre. Fini les mots, on y va, on met sa tête dans les nuages. On met sa tête contre le mur béton. On présente une matière que la nature ne peut pas créer, des lignes plus ou moins longues de signes, des baguettes de pain, des bâtons de chaises, des cristaux de pixels. Haïdou pense toujours qu'autour d'un bon bouquin, on est autour d'un bon feu, ou que c'est un plat de

pâtes indigeste. Haïdou pense au plaisir d'être dans un bon bain, avec un bon bouquin, de la bonne musique, Haïdou pense au plaisir d'être dans le bassin d'eau chaude au pied du volcan, le ciel complet au-dessus, un bon compagnon de voyage, et les pieds seulement fourbus dans les chaussures de fond. Au plaisir complet au-dedans, les mains flottant au bout des bras, des paroles qui font rigoler, l'absence de sens, la folie du silence, la folie des grands silences, le bruit des oiseaux de mer. Haïdou observe la surface du monde, rien que ça, un morceau de la surface du monde où se croisent, comme parfois, la neige et la fonte des glaces, la roche. Les pures vibrations, facile. Ils ont trois chaussettes et des allumettes, ils savent ce qu'ils font, ils parlent avec les roches, et les chaussettes aussi, et les employés des services publics, et ils ont les joies de l'eau chaude, et de l'eau froide, naturelles ! Pures ! Haïdou : quand même écrire en tapant avec mes marteaux, faire ce travail-là de forgeron, dans la matière muette (à part les bruits de sternes arctiques et autres goélands, et de grosses voitures sur la route, qui ne s'arrêtent même pas quand elles aperçoivent deux sacs à dos tendant le pouce, l'odeur du moteur dans l'air du lagon, forcément, les cailloux sous les semelles, le vent dans la capuche), dans la matière muette de mots, si peu de panneaux dont la langue est opaque.

Il n'y a pas de temps pour écrire, il n'y en a pas tellement pour penser. Les panneaux informent de l'essentiel, où tu t'arrêtes de marcher, où tu peux faire des démarches. Du marchandage, des trucs de transferts de biens, le contrat t'indique, c'est même interactif, parfois il faut cocher des cases. Haïdou est en flanc de colline, dans le cercle créé par les remparts contre les avalanches, va chercher l'eau un peu plus bas, remonte, s'abrite sous la tente parce qu'il pleut des gouttes et protège ses marteaux. On ne voudrait pas parler de locataire, ni de propriétaire, ni de nomade, ni de touriste, ni d'étranger, ni de savoir bien ou pas parler la langue, ni de sauver ou pas les crayons, ni de sauver ou pas les mains, on pourrait faire plein d'autres choses, on pourrait skálðer. Haïdou Lùnd Mimír devient chanteuse de skálðs.

Disse rooks ár wíhr speđiäl.

Sacrée Haïdou voudrait écrire partout. Dire comment ça fait de traverser la mer à dos d'éléphant. Ou le faire. Carrément le faire (autrement dit, mener rondement l'affaire). Avec les poils confectionner peut-être un pinceau, ajouter une mine à la pointe des défenses ou caler l'encrier entre l'oreille et la bosse du crâne. Ecrire sur l'éléphant, écrire sans graver. Il y a cette chose qui paraît possible mais qui n'a jamais été faite, même si on traverse des montagnes pachydermiquement. Et si on connaissait au moins autant qu'eux, au moins cinquante mots au point de savoir comment y répondre, on pourrait sûrement traverser de l'eau salée à dos d'éléphant. Cela suppose un bon temps constant, sans doute une certaine température, sans doute un autre monde. Des décisions sur qui on choisit comme cornac à quinze ans. On finirait par obtenir une réalité quasi similaire, avec des forfaits concurrentiels pour assurer ta bête. – Pour moi, confesse Haïdou, l'essentiel du débat concerne la nature de l'eau que peut potasser le gros animal, s'il nage vite, combien il peut porter, comment on le nourrit quand il n'y a pas de végétation ? Comment étaient nourris les éléphants d'Hannibal ? – Et donc ça ne concerne pas du tout l'écriture, en fait. – Non, pas tellement écrire.

Pas assez d'ennui, pas de pause, pas tellement d'inaction. Pas tellement Haïdou seule dans le silence épais d'une chambre à soi. Pourquoi chanter sous sa douche ? Pourquoi écrire dans des livres. Pourquoi faillir d'être seulement intéressé par les défenses des éléphants, c'est un rapport très consommant. Un cornac ne possède pas un éléphant, *ad absurdum* un morceau d'éléphant, comme la meilleure pièce d'un bœuf ; il en est le maître, le guide et le soignant. Quelque part il est son papa humain. Mais je ne sais pas jusqu'où le sens de la communication est réciproque, jusqu'où on peut dire parfois que l'éléphant propose des trucs à faire à son cornac, et son cornac le suit. – T'es une sacrée, quand même, Haïdou, dit le type des pierres. Vu que tu ne peux pas déceimment, dans la réalité, venir et aller dans les fjords de l'ouest à dos d'éléphant, vu que

les éléphants, sur l'île, il n'y en a pas, eh ben tu trouves encore le moyen d'en dénicher un ! D'en pêcher un en laine, au milieu de nulle part, aux milles lieux de nulle part, que tu achètes en couronnes dans son tissu bleu, avec des oreilles rouges à l'intérieur, un machin énorme à porter à bout de bras, mais léger. L'éléphant qui voyage à dos d'homme, la machine qui voyage à dos d'homme, toute la vie de l'homme qui la porte sur les épaules, et beaucoup les hanches, le bassin.

Un jour on est au crépuscule d'une journée perdue, près des hangars pour poissons, on est dans le champ d'herbes hautes, jaunes, secouées, on plante le camp. On a tenu la porte de la vieille voiture, solide bête, juste besoin d'un peu d'air, faut caler la portière. Faut crier. Faut skálðer.

– Pour toi, les choses de départ ce sont des roches. C'est lourd. – Et pour toi, ce sont des herbes, des ruisseaux fertiles. Il y en a pour qui les choses de départ, ce sont des titres, des territoires. Cela fait qu'on peut s'octroyer de la nature, autant que des choses, en les signant, ce qui est sans doute mieux qu'en les saignant. Haïdou et le type se ceignent parfois, par exemple, pour se rassurer, ou pour rigoler. Ou quand on ne voit pas comment le dire. Qu'est-ce qui vaut le coup de pouce verbal ? Qu'est-ce qui vaut une étreinte ? Qu'est-ce qui vaut de parler du manque d'étreinte ? On n'est pas assez les cornacs des autres.

Maître. Guide. Soignant. Joueur. Jacteur. Picheur. Roi-bouffon. Stylite mais pas tellement de silence, pas tant de droite solitude. C'est sympa d'être au moins deux, et quand le vent est doux. Avec un éléphant, il faut être au point sur qui fait quoi en cas d'orage. Ou d'indigestion. Ou d'envie d'un porteur nageur pour traverser l'océan. Ou d'imposition verbale. Et heureusement qu'on n'est pas les cornacs des autres parce que les autres on ne les dresse pas. On leur adresse des choses, nous sommes si bavards, nous sommes si généreux, si prompts.

Les choses de départ ce sont des roches. Les choses avenantes, ce sont tous les noms de roches, de montagnes, de tout.

Dans l'aventure de Poméra, c'est Poméra sur son éléphant, un autre sur un lion, un autre dans la poche d'un pélican, forcément que ça fait rêver, irréductibles chevaliers, c'est Calamity-Poméra chevauchant son fier pachyderme, heureux comme un coq, une planchette au sommet de la tête et le long ruban filant à vive allure, un calligraphe, soutenu au niveau des hanches, du bassin, par un baudrier fixé à un condor, et dont celui-ci lui prêterait une plume pour dessiner la carte des fleuves. Ce sont des choses presque faisables.

Dans l'aventure, ce ne sont pas les engins qui sont rapides, mais les bonnes réparties. Quand il pleut, il faut faire autrement. Quand il y a du temps, on teinte les flaques dans les couleurs de notre choix, avant ou après avoir épongé l'entrée, débouché la grille d'évacuation. Poméra-Li navigue tout en long sur un alligator. Haïdou installe son éléphant quelque part pour qu'il puisse voir et tape sur sa machine. Pas tellement de silence. Jamais de silence. Tout parle tout le temps.

– Tu veux venir avec moi dans les fjords de l'ouest, t'as pas de chaussettes, pas de chaussures, pas de pantalons, pas de sacs, ni de sacs pour coucher, pas de manteaux, pas de..., rien ! et tu veux prendre ta machine à écrire ? – Et un carnet, pour les feuilles. Et un livre, mais pas trop épais. – T'es quand même une sacrée ! – Et toi, tu voudrais quoi ?

Le type, il veut un bon job, des bonnes chaussures, une tente fiable, un sac bien duveteux et beaucoup de plaisirs, de plaisirs bien mérités. Le type, il veut la contrepartie des manques évalués selon le sacrifice. Le type, il dit que ces roches sont vraiment très spéciales. Haïdou frappe ça, entre les cailloux, et puis va se baquer, et puis s'étend dans l'herbe verte, voit l'air de sa cuisson, la vapeur, trinque avec le type, trinque avec l'homme-oiseau dans la cabane en bois.

Haïdou tape depuis le café de la gare dans une ville oubliée, Haïdou frappe depuis la plage, une armée de marteaux. Ça pourrait déranger les choucas et ramasser de la poussière, et dans l'aventure ça se confronte avec lenteur. C'est un bruit de mitraillettes rapides et vives, mais c'est très long à lire. Ça demande beaucoup plus de solitude, de lire, une absence de double discours, ça demande beaucoup de vacance.

Alors que construire le bâtiment des archives, élever des cochons, des enfants ou des cathédrales, parcourir le trois kilomètres haies et découvrir l'antidote contre les chenilles urticantes, apprendre à se brosser les dents, inventer une tente très légère et rembourrer un éléphant avec les restants de pelage, ça fait beaucoup d'activité. Et pas tellement d'ennui.

Pendant que *Birdyboy* plante les piquets, Haïdou prépare les arceaux et pendant qu'on attend au bord de la route, on construit des tas de pierres, de la plus large à la plus ronde, pas lourde du tout, tu remarques, de la poussière, pas besoin de déplacer avec ta force la grosse pierre éléphante, là-bas. – Mais si, viens, on en fait un énorme ! Et pendant qu'on attend le pouce tendu, on parle dans le vent, on écoute aussi, pas mal. – C'est plus grand que toi ! – Attends j'entends quelque chose, vite ! Quand on est occupé à saisir sa chance, à ne pas laisser passer les occasions, à tirer bien au centre, pas besoin de causer, on avance. Le silence des bavardages, on marche.

Et bien sûr, ça marche partout. Poméra est cette même les bruits pleins les oreilles, ces ronflements, cette rumeur qui s'éteint dans le large, Poméra est la même qui déteste les allées de voitures. On n'est pas du tout le cornac des voitures. Le langage des voitures tourne autour de l'idée que nous voilà rendus. Ecrire en voiture. Ecrire en train. Ecrire sur un éléphant. Pourquoi ce n'est pas comme ça ?

Nous souffrons par manque d'air, nous roulons à l'essence, peu nous chait de voir s'allumer les voyants sur la grand route amène, nous sommes dans les excès de fuel.

Alors que Poméra sent l'odeur de l'encre qui imbibe le ruban, l'employé public peut-être ne la sent pas. Peut-être que c'est tant mieux, nous avons des imprimantes. Comment ça se fait que, publiquement, nous allons de plus en plus vite, alors que dans le privé, c'est la crise du langage. Nous lisons les journaux sur des écrans minis, la même méthode par laquelle on peut lire des résultats radiologiques ; on n'est pas tellement dans le rouleau du cornac. Et alors ? – Alors, on s'occupe ?! – On avance, on avance.

Poméra-Li sait qu'on s'occupe dans les montagnes autrement que dans des usines pour poissons. Du bout du bout du bout de l'île, vers le nord au bout d'un doigt, on dit des choses concrètes à propos d'activités attractives et lucratives, des histoires de pouvoirs, de relations et de malédictions, on parle météo et astrologie, on serait surpris de trouver une hirondelle. Ou un éléphant. On a pu échanger avec des runes dans des pierres. On a sculpté des visages dans des pierres. On a écrit sur les murs des cavernes, on a balancé, on a exprimé, on continue à parler sur les murs, on écrit partout. Calamity-Poméra se munit également d'une gomme et d'un gros feutre, afin d'ôter des bouts de surfaces dites. Le devin du matin est l'élève du soir qui crayonne l'ombre de l'arbre avant l'aube.

Nous avons aussi du plaisir par pas grand-chose, et de la souffrance à cause de certains excès. Haïdou, *Birdyboy*, un type qui venait de l'autre bord de l'océan, deux filles qui venaient du fjord d'à côté, qu'est-ce qu'on peut être bien, dans l'eau sans gravité. Ne pas parler. Ne pas taper. Caresser la machine. Embrasser le paysage. Marcher. S'étirer. Fredonner. Gueuler quand la musique est trop forte. Se taire sur la mélodie. Se baquer, et puis ressortir et courir jusqu'à l'eau, froide.

– Mais les jeunes, le monde est fait de choses graves.

Se baquer, et puis ressortir et courir jusqu'à l'eau, froide, et savoir qu'on est bien quand on est bons copains, dans un bon bain. *Write good things in the water, Sunrise, and write bad things in the rocks, for they are crumbly* (que dis-tu d'un *crumble* aux cailloux?), elles s'érodent, bah, on peut bien leur écrire aussi des jolis mots, aux montagnes. C'est juste où est-ce qu'on met les choses graves du monde ? On n'a pas peur des autos, on a peur des dodos. On n'a pas besoin d'une tripotée de contes à dormir partout, on a besoin de lits partout. Même si sans doute le cornac, il aurait p'têt envie de faire un tour de montagnes russes. La technologie au service de vos sensations. Les choses graves on les connaît, c'est l'impression de légèreté qui est à conquérir.

Les choses contraintes on les connaît aussi, on a des statistiques. Pour les choses possibles, c'est un peu plus branque, combien tu crois que ça soit possible, une société qui se développerait autour du rituel du mariage de tortues. Combien envisageables, des colocations interpersonnelles qui feraient sautiller les nécessaires institutions civilisatrices. Combien envisageable notre monde, si on n'avait pas eu le papier, et toutes sortes de crayons. Pour sédentariser les biens abstraits. Enrichir le sol des symboles. Une tranche de pain, un bol, une balle, un bouquin, une connaissance du pouvoir des plantes et autres molécules, une connaissance des limites du terrain, une symbolisation positive des besoins fondamentaux de tout ce qui va et vient, une symbolisation positive des envies capricieuses des hommes, une symbolisation positive de ce qui va naturellement, en toute bonne foi. Trouver les outils déclencheurs. S'occuper à faire voyager les biens, avant ou après nettoyer les conduits, adresser de toute urgence un avertissement, un versement, un faire-part. Une recommandation. Quelqu'un peut se faire le cornac de vous.

C'est toujours parti. Il y a plus de cinq mille ans on écrivait comme on pouvait, on gravait sur des os, des écailles, et puis des tablettes, on organisait. On

renseignait. On déchiffra ce qu'on avait dénombré. On raconta des choses sur les champs, leur mesure, les bœufs, les aurores et les titres honorifiques. On écrivait ce qui valait la peine terrestre, ou qui facilitait le transfert des biens. – Eh *Birdyboy*, pourquoi elles sont si spéciales, tes pierres ?! Parce que ça fait quand même un bon moment qu'elles sont là, tu veux les avoir ? Ben non, tu veux pas les avoir. Tu penses qu'on peut les marchander un bon prix ? Ou qu'on peut construire des baraques avec pour un bon prix ? Ou bien que si on les concasse, on peut produire des onguents capables d'apporter la gloire, de refermer les plaies ? Ou tu crois qu'elles sont les preuves ultimes de la beauté du monde, trésors de la fascinante et perpétuelle épopée des effusions géologiques ? Haïdou et *Birdyboy* aiment les cailloux, surtout quand ils sont en forme de cœur. Ça fait qu'on peut les offrir aux deux fermiers qui, au milieu de leur voiture pleine de fleurs, des géraniums en toutes petites doses, conduisent les jeunes gens jusqu'à la pointe du fjord. Là où on peut voir des phoques. Haïdou écrit qu'on peut trouver à cet endroit, sur le bord de la route et dans une caisse en plastique (parfois, il pleut), des jumelles pour les mieux observer, des pots de confiture et un carnet, pour écrire merci, qu'on peut mieux les regarder. Et que la confiture, contre laquelle tu échanges une pièce, semble délicieuse. Et incongrue, avec la neige à l'horizon. Et délicieuse, quand tu la manges le matin, tes lunettes de soleil sur le nez dans les herbes dorées et la tartine offerte, plongée dans le sucre rouge, entre les pierres bien plates et agencées en murs pour la ferme, les dépendances et le tour du terrain. La ferme : un nom imprononçable quand on ne vient pas de là, j'ai nommé *Litli Bær*. Il y a la vieille dame et son écriteau *Coffee and Waffles*, 1000 couronnes. Et c'est grand prince, un café à la pointe du fjord, un ciel dégagé, c'est le palais tout contre la trop étroite maisonnée, c'est l'éblouissement, une harmonie, des jours de famine, des intérieurs surchargés. On ne peut pas demander « Est-ce que vous faisiez des nuits à la belle étoile quand vous étiez jeunes ? », parce qu'on ne peut pas parler à la dame. Mais on peut lui écrire, même si elle ne saisit pas, elle comprend, et

elle s'est mise à lire le dictionnaire anglais, et elle cherche pendant tout le trajet dedans, sur les routes enlacées de l'île, comment on dit « Vous pouvez planter votre tente chez nous, dans le champ ». Et on peut lui échanger un éléphant contre des couronnes, et un bout de papier tapé machine. *Birdyboy* regarde l'éléphant et Haïdou, il rigole, il dit « T'es une sacrée, *Sunrise*, maintenant, un éléphant ! ».

Il n'y a pas de papillons.

Parfois, il y en a qui arrivent par les nuages, portés par les vents depuis le continent. Dans l'aventure de Poméra, c'est l'épisode sur comment cela fait de vivre dans un nuage. En langage humain, c'est proprement impossible. Mais c'est beau. C'est drôle.

Une autre scène pour déconner un peu. Il y a l'homme, la femme, et le mexicain. Ils sont à la source d'eau chaude naturelle, un bassin et plus loin une piscine et plus loin la mer. Ils sont au bout de nulle part, trois badauds, là même portant leur sac. La tente du mexicain est plantée, l'homme commence à préparer le repas, sort le réchaud et la femme, sa machine. Et *Birdyboy* dit « *Hey ! The mexican guy, you see ? That is emancipation !* »

Après il faut manger, faire la vaisselle, remettre la machine à l'abri, se baquer dans le bassin suave. Le lendemain, on fait des tas plus ou moins énormes de pierres sur la plage, on guette les voitures, on va super vite sur les routes enlacées, on arrive avant midi dans la grande ville du soleil couchant, 2000 âmes. P'têtre un peu plus. Il y a des tags sur les murs, à l'entrée, des commerces (où on mange de la patate frite), des habitations, un hôpital, une bibliothèque (où on va consulter nos mails), des banques (où on va retirer), de l'électricité (avec laquelle on recharge nos portables, au moyen desquels on a des messages qui vous viennent de milliers de kilomètres plus loin, au final desquels on reprogramme

dans ce monde-ci, 2000 âmes tout au bout, vous pouvez pas l'rater, toute façon vous pouvez pas vous y rendre à pied).

Poméra fait le tour de l'île sur un cheval trapu, parlant à chaque pierre. La tendresse de la boue, la force des ancres, le si puissant allant des hommes. Poméra est cette même obsédée par les moyens de parler aux gens. Par leurs capacités linguistiques. Par leurs capacités d'expressions de Eux dans, sur, le monde. Par leurs impressions. La femme qui conduit la vieille voiture dont il faut tenir la portière, quand nous roulons jusqu'au front de mer pour le ferry du lendemain, cette femme qui parle des trente bornes qu'elle fait pour aller à la poste. L'absence de virtualité des envois épistolaires. L'absolue présence du monde entier dans une seule main. Poméra trouve de la valeur à cette femme, trouve de la valeur à toute chose, veut trancher entre « doit » et « doit pas exister ». C'est assez lourd comme catégorie de base. Et « naturel » et « pas naturel », et « valable » et « pas valable ». Et « drôle » et pas et nécessaire et pas, et bien ou mal joué. Quand on est en train de le faire, on ne peut pas dire. On s'active, on signe des lettres, on prend la voiture et on va jusqu'à la boîte, on passe deux trois coups de fil, tatatata blablabla. Haïdou donne un nom à l'éléphant : *Tiptop*.

Ce qu'il faudrait, c'est maximaliser la dose de choses positives, sérieuses et exigeantes. Une boîte de distribution efficace de remèdes et de plaisanteries.

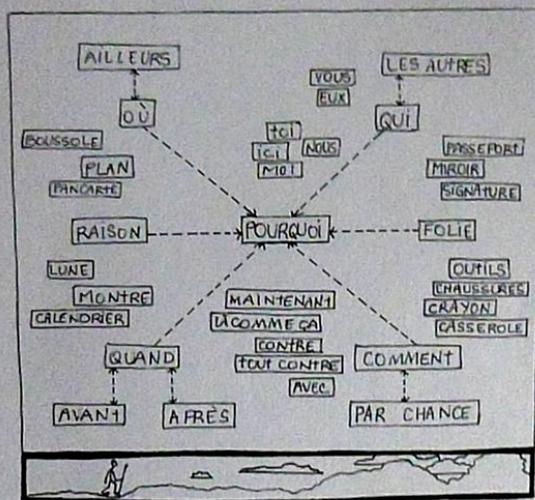


Figure 1: La marche sentimentale (par temps nuageux).

2. LE ROULEAU. DEPUIS DES SIECLES, LES ETHIOPIENS UTILISENT, DANS UN BUT THERAPEUTIQUE, DES ROULEAUX DE PARCHEMIN.

Ça a commencé comme ça. Les types ont débarqué, c'était déjà pas mal compliqué, l'exode, le voyage, les terres inconnues, avec leur héritage à eux sur son empreinte à elle, bout de nulle part tout au nord, j'ai nommé l'Islande. Les types ont débarqué et ils se sont organisés, ils ont vu où il y avait des champs à agricultiver et des terrains à baptiser, ils ont fait des mômes, des alliances et des bateaux, des échanges sur l'extérieur, ils venaient de là. Les Islandais, depuis le début, utilisent des rouleaux de runes dans un but de gestion des espaces. Et pour l'espace des pensées volantes, ils écrivent des traités, des histoires, des longues histoires. Des trucs de famille et de nature puissante et hostile, ou bienfaitrice, ou durement maîtrisée grâce à des marteaux, de la peau ou des qualités quasi divines.

Non seulement les Islandais connaissent leur origine, mais elle est écrite. Ce sont eux qui l'ont écrite, au fur et à mesure, ce n'était pas déjà imprimé, ni non plus dicté par des gnomes. Ils ont utilisé les outils scripteurs, et ils ont consigné. L'île est bâtie sur des archives.

C'est aussi une destination à forte attraction touristique. Il faut prendre des mesures, l'île est envahie par une nouvelle sorte de pirates, les pirates de la détente. Ils viennent contempler les beautés préservées de la nature, et toi, Philippin arrivé il y a quelques temps pour aider à l'usine de métal, ton sort est plus qu'incertain. Et toi, *Birdyboy*, tu arrives en ferry depuis le port à l'Est, tu montres ton pouce jusqu'à Reykjavik, il fait plutôt soleil, il y a parfois du vent sur le bord de route, du vent à faire s'envoler les plastiques, et tu t'baques dans l'eau chaude avec le sentiment d'un renouveau en cours. Tu as ton sac, tes trente balais, une pierre en forme d'oiseau qui pend de ton cou.

En vrai, ce que tu vois, toi, en entendant la porte s'ouvrir, c'est un type, un sac utile, et comme un air de chameau. Et ce qu'il te montre après, c'est un oiseau contre sa peau, *I'm free* ! Quelle arrogance, c'est drôle. Alors c'est entendu, prenons un café au café, demain, 13h.

– *So that's it?*

Next day: « What'd you say about me going to the West Fjords with you? – It is ok, I have another shirt I can give you. »

Alors on arrive à prendre une machine et le profil du type, dans les autos sur les routes enlacées. On voit les poteaux qui servent de repères pour les marins, à propos de fils électriques enterrés au fond de la baie. On voit des moutons, du vert, du bleu, des hivers beaucoup trop neigeux, on ne voit pas de sang, on ne voit pas de pixels.

On ajoute sur le long rouleau du béton. Enfin quoi, revenons à nos moutons. Un homme, une femme, un mexicain en route. Non, le mexicain ne lit pas le rouleau de la route écrit par un autre, il vient de Nouvelle-Zélande et il reconnaît qu'avoir un sac de couchage provenant de Suisse allemande, ça serait aidant parce que « *Chit guy ! At 4 a.m. I'm freezing ! I wake up and I have to put the emergency blanket!* » et il sourit, hochant la tête de dépit, il suit l'aventure. Le mexicain il parle de ses sœurs et des chamailleries et le suisse il parle de ses frères et de leur chamaillerie et Poméra, elle pense au cadeau de son frangin quand elle est née : Bienvenue ! Voilà ta brosse à dents ! On est à l'entrée du bourg, j'ai nommé Ísafjörður. On y entre et on en sort en voiture.

Et quand Poméra entre sur son éléphant, suivi du mexicain sur son aigle et du suisse sur son ours. Et quand sagement ils dorment l'un sous l'aile de l'autre, la trompe délicieusement buvant à la source fraîche.

C'est une autre image, Poméra sur une termite, le mexicain sur un cafard, le suisse enphasmé. Les trois coincés serrés dans la voiture qui roule à vive allure, le vieux qui est né là-bas, lui et les aïeux, Ísafjörður il connaît, c'est la ville des courses à faire et des auto-stoppeurs à ramasser. Et le tas de maisons après, c'est Súðavík, Vestfirðir, Islande, cela fait nous souvenir de l'avalanche de 1991 qui a causé de nombreux morts, et le minuscule village qui se vide.

Attention, ceci n'est pas un prospectus pour un *tour operator*. Calamity Poméra construit des miradors-le-vent, attendant les autos. Ceci est un *tour operator* pour actionner au moyen de vos deux mains le batteur mécanique, par lequel votre force, votre constance, votre point de mire dans l'effort permettent de produire une épopée moussue, sur une base rocheuse.

Après, s'étendre dans l'herbe verte et dégager de la vapeur. Après, piocher pour enfouir des rangs de pommes de terre. Après, aller souffler dans un violon, à vous faire tomber dessus. C'est très spécial, les pommes de terre. Retourner le sol vous permet d'être muni de vers, de vers de terre, que vous pouvez ensuite introduire dans le centre du pain, du pain offert en guise de propagande politique. Vous avez quinze ans et ça vous fait pouffer. C'était contre les conservateurs, contre la nature morte, pour rigoler entre gonzesses. Et ça vous permet de réécrire l'histoire du monde, un focus entier sur la pomme de terre, ses ancêtres, sa descendance, ses migrations. Au lieu d'un focus sur la pomme, grand nom de non !

L'ouoboros, les gars ! Ou le serpent tentateur ? Ou juste oui, si tu habites à côté d'un ruisseau, tu peux avoir deux trois orvets dans ton jardin. En Islande, il n'y a pas de bêtes, ou ça revient au mouton, principalement. On tisserait des énormes rouleaux en laine de mouton, on en ferait le tour de l'île en formation skaldesque. On continuerait à skaldër.

Il faut qu'il existe la possibilité d'exprimer n'importe quelle situation. Vas-y, essaie de danser ta facture d'impôt ! Chimpanze-moi ton passage à la caisse ! Nous nous reniflons, et parfois nous nous parlons. Aujourd'hui, tu remarques, on peut se parler et s'entendre sans même s'être jamais reniflé. On peut vivre sans être au courant de la météo.

Ça va. Toute la semaine il a fait plutôt beau, même si parfois il pleuvait, et il fallait agir. – Non, il ne *pleut* pas ! *Es tröpfelt* ! Il pleut des gouttes de rien. On pouvait sortir la machine mais on sortait quand même la tente, il n'y avait ni bombardement, ni terrorisme, ni rôdeur. Il y avait le soleil de minuit, la route de midi, le bain du soir, les marteaux dans les bruits de fourchette.

Dans la main de l'Ouest, il y a tout ce qu'il faut, peut-être ce qu'il manque dans les villes assoiffées, et autant d'excès pour avancer de jour en jour, en tendant le pouce. Il n'y a pas grand-chose à dire. C'est très beau, l'état du monde que l'homme change si peu. La simple route enlacée, les simples stations-essence remplies de couleurs, les serveuses qui travaillent pour la rentrée prochaine, les dizaines de cars qui viendront chercher du service. Indigne insolence. Sinon, c'est vraiment beau, l'état originel du monde. On plante la tente et le lendemain, plus rien. On a profité de l'activité de ceux qui, tout autour du point d'excavation de la source, ont arrangé quelques murs, aménagé des ouvertures pour la vapeur, et laissés une planche au cas où tu voudrais jouer aux échecs, les fesses dans le bassin bien chaud. Tiptop est assis dans la capuche du manteau, le grand nez face à l'eau qui jamais ne le ranimerait. Le mexicain n'a pas connu cet arrêt. Ou cela, plus tard, dans les trois bacs à l'entrée de la ville-impasse, sauf pour les oiseaux ; ils s'en donnent à cœur joie près des vertes falaises.

Et plus tard encore, la route qui boucle au hasard. Haïdou et son sac arrivent à vive allure à l'arrêt de bus, d'où ils vont et reviennent vidés de vous. C'est fini, c'est parti, il reste dix minutes pour dire au revoir à l'île. Tu payes ton ticket de transport à l'ère de la sédentarisation. Et là d'une oreille tu entends « *The French*

girl ! », et c'est le mexicain, complètement incongru, qui n'étais juste pas censé être là, mais à la ville pour le restant de l'été. N'étant pas sur des parallèles, on se retrouve toujours à un moment. Le temps de présenter Tiptop, de prendre des nouvelles, d'échanger un bon plan de sources avantageuses, ça et là. En partance pour les continents.

Ces endroits qui n'ont tellement pas facilement de frontières concrètes, qui ont plutôt des bords pointillés, qu'ils doivent tenir des mots pour des douanes, des papiers pour des laisser-aller, des revendications pour des identités.

Haïdou, ce qu'elle pense, c'est que c'est toujours très rassurant d'avoir affaire à un truc qui a un début, un milieu et une fin. Haïdou pense que nous vibriions parce que nous ignorons la fin. Que nous avons plus que tout aimé les fois qui reposent sur un livre sacré, parce que tout est dit, il n'y a plus qu'à appliquer, et nous connaissons le dénouement sans avoir à nous poser la question de celui que nous voulons. Que nous voudrions. Et nous échangeons cette impiété par d'autres discours, surtout ceux qui sont capables de prévoir, surtout ceux qui sont capables de prévoir noir. Les gens qui sont arrivés sur l'île, ils connaissaient le début, et ils ont fait le reste. Le nécessaire. Ils savaient aussi parfois la fin, grâce aux clochers ; et ils savaient le fin mot de l'histoire de leurs dieux, parce qu'ils avaient eu vent des combats ultimes, ils estimaient que c'était maintenant le temps de hommes, à quelque superstitions près. Ce n'est pas en Islande qu'on aurait pu écrire le rouleau de la route, Haïdou pense, vu qu'à l'Ouest il n'y a ni papa, ni trésor, il y a la main tendue vers le Nord, vers le haut, l'obligation d'être plus petit que le vent.

Prévoir consiste à rentrer les moutons.

Quand prévoir consiste à penser aux moutons, peu importe, dans le fond, par quelles portes parviennent les mystères. Et pourtant tu peux voir, dans le village de Hólmavík, un encore présent musée des sorcières et arts de la sorcellerie, la

tour de l'église en forme de chapeau typique des dites. En Islande, point de chapeau de *cow-boy*, à part comme déguisement de seconde main. Dans le musée, il y a des runes sur des os, des carnets éventrés dont on peut apprécier les lignes, les ratures, les schémas, et un arbre généalogique qui vous dit si vous avez des ancêtres sorciers, juges en procès de sorcellerie, combien, où, comment, etc. L'île est bâtie sur des archives.

Et nos continents, alors, sur des constitutions. Il appert que plus nous sommes nombreux, plus nous avons besoin de discours commun, comme par exemple les Chinois, qui adoptent des idéologies uniques, très fortes. Le Japon, par ailleurs, pourrait bien être bâti sur des pinceaux. Des sabres. Des fleurs de cerisiers. Au centre de la place devant le parlement islandais, à Reykjavik, toi visiteur tu peux tomber nez à nez avec un gros caillou, une roche sur laquelle est gravé un extrait de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Et la roche est fendue depuis le dessus par un cône renversé, comme un marteau qui écrit dans la roche : « Homme, voici tes droits (surtout quand le pouvoir est injuste) ». En vrai, l'événement fait encore polémique, parce qu'il y a des rapports de forces politiques et des ressentiments. On juge bizarrement la présence de la désobéissance civile au fronton du bâtiment d'état. En même temps, c'est assez drôle, et cela rappelle. Ça montre que c'est là, c'est quand même écrit quelque part. Et ce n'est même pas vraiment signé, tout le monde peut s'en servir. C'est un bon numéro à faire.

Calamity-Poméra : « Chaque jour nos droits sont bafoués ! Et chaque seconde nous oublions nos devoirs ! Nous chevauchons, nous signons et désignons en continu, nous acceptons mais nous négocions, nous suivons, mais jusque quand nous suivons, nous allons ». Calamity consigne. Placarde.

Quelle idée, quand même, une roche qui se fait fendre par un cône. Et si on vous demandait, vous y mettriez quoi, dessus. Au milieu de la place publique. La statue d'un cuisinier ? Le marteau haut levé du forgeron ? Vous pencheriez pour

écrire une connerie, une plaisanterie, un bout de définition, une équation mathématique, un poème bucolique, une étrange interjection.

Disse rooks ár wíhr speđiäl. Mais bon, du coup, quoi en faire. Trouver quelque chose qui marche. Planter son cône où il faut, bien choisir l'endroit des piquets, à cause des cordes qu'on tend et que nos pieds retrouvent, plus tard, dans l'obscurité. Ces cordes sont très sinueuses.

Depuis quelques temps, Haïdou utilise des rouleaux dans un but pratique. Mais les rouleaux sont sans fin. On achemine.

Le rire de *Birdyboy* sur des paroles de chansons complètement bêtes. La litanie de la même phrase, du même air entre les pieds foulant. *It's a long long way to the Paradise ! It's a long long way to the Paradise*, les pieds centimètrant, le sourire kilomètre. Et puis : *The wind, the birds, the love, the air, the spring*, en boucles. Franchement ça fait sens. *Illl was maaade for looving you baby... We will neveeeeer seeee again, buddy!*

Et pendant ce temps-là, les lentilles mijotent, l'eau devient sombre, les tomates en rougissent d'autant mieux. Couper dans les tomates. Couper des limites au rouleau, un début, un milieu, une fin. Haïdou trouve la page. Le panier de cerises. Le moment où tu tombes sur une libellule accrochée à un bâton, t'as l'impression qu'elle est morte, mais non, et tu la fais voyager et tu sens frétiler ses ailes, et après elle s'envole. *End of the story*. La chanson est finie. Il n'y a plus d'encre.

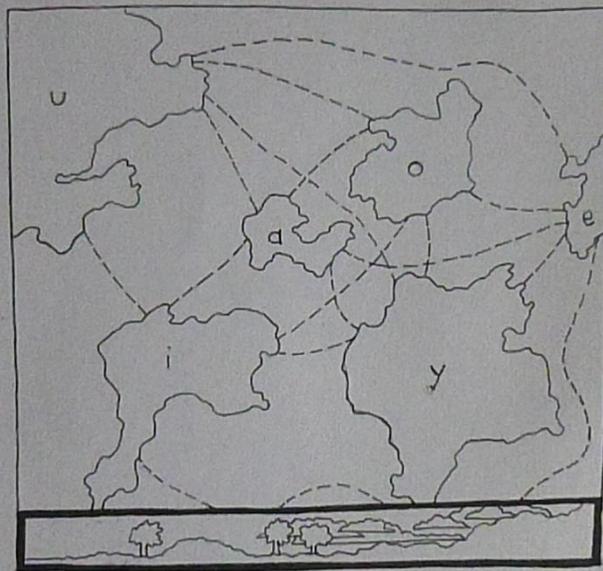


Figure 2 : Le monde bavard (avec des arbres).

3. LA CONSISTANCE. MA MAISON EST EN ORDRE.

Appelle-ça le destin. Au bout du compte, tu finis par comprendre le début. Poméra est cette môme obsédée par les limites, les limites qu'il faut donner sans quoi on ne peut rien voir, on ne peut rien dire. Poméra est cette môme obsédée par l'ouverture des limites, par les réponses qu'on obtient ou les effets qu'on produit. Telle vague, telle rengaine. Tel discours, et quelle guerre ! Quelle déclaration de foi ! Quelles déclaration d'amour ! Et telle plaisanterie, tels antécédents, telles fondations.

Les humanistes disent que le destin des hommes est de mettre fin aux combats, alors que les paganistes disent qu'il existe toujours un combat, entre forces contraires. Forces différentes, entre un ver et une poule. Les beaux parleurs disent qu'il existe des façons de dire. Le destin des hommes c'est de mourir, l'histoire de se finir. Le destin du monde, c'est de continuer. Et l'Histoire de se refaire, disent les prévoyants.

Dans le maintien du présent, tout est bloqué, on ne peut pas juger. C'est à sa place, tel que cela est. Il y a tout. Il y a tout en plusieurs fils, et on se demande combien il y en a. Des comment ? Le fil des nations, celui des relations familiales, celui des relations économiques, celui du parcours de vos enfants, celui des voix de seigneurs. Dans le maintien du présent, on n'est rien qu'un petit grain, un caillou, une feuille. Et ça devient tellement plus grand que ça.

Et pour être efficace, il faut tresser, et le mieux pour tresser, c'est trois lisses, parfois quatre. Au crochet, on parvient à faire quelque chose de deux, une fois par-dessus, une fois par-dessous. Une fois un grain, une fois une graine, une fois une bulle, et on recommence. Et on baigne tout ça dans les sources d'eau chaude. Ça f'ra un homme tout digne. Dans le maintien du présent, et pour les siècles des siècles, les sources d'eau chaude.

Appelle-ça le destin. Nous sommes tous par au moins une chose obsédés. Les plantes sont obsédées par la lumière, ou par les moucheron, ou les moucheron par la lumière. Les contemplatifs, on dirait que chaque chose les obsède, alors que les constructeurs, ce sont les mains qui vont plonger dans les choses. Parfois bien sûr, nous avons des obsessions différentes selon les situations, mais une chose peut-être, qui nous retient. Le destin, cela qui reste même quand on n'a plus que des guenilles, même dans des pantalons trop grands, ou des justaucorps. Il y a tellement de choses qu'on peut expliquer avec le destin, mais avec lui on ne change rien.

C'est vraiment stupide que Créon et Antigone, ils aient pas pu mieux faire. C'est sûr qu'il aurait dit non pour la traversée en éléphant, à moins que cela ne lui permette de mettre le peuple de son côté. Antigone, tricoteuse. Cornac des morts. Cornac de la mémoire, un bon gros tas lourd. Et tout le monde libellule ; on ne peut pas revenir en arrière. Ceux que ce qui aurait pu se passer obsède ont les pieds serrés dans le maintien du présent.

Pour tenir sa maison en ordre, comme pour une tombe, il faut l'entretenir. Mais la maison, comme le jardin, offre davantage de possibilités de mouvement. Un dos d'éléphant, quoique drument poilu, et ma foi petit, pour s'y loger, bénéficie d'une vue fantastique.

Nous sommes tous dans la même poussière.

Classiquement, nous avons au moins un balai, ou un aspirateur. Ou une femme de ménage. Mais avec une tente, point de souci. Tu retournes de temps en temps la totalité de la structure avec les arcs, le vent fait l'affaire, puis la toile repliée. Tu essuies les piquets de la terre encore meuble, tu rinces le récipient métallique, tu passes à la piscine du village et nettoies la sueur, les douleurs, l'entre-jambe, sous les ongles. Tu peux aussi décider de te raser presque entièrement le crâne tous les mercredis. De procéder au grand ménage

de printemps, parce que c'est important pour toi, les événements, les repères. Ma maison est en ordre.

Il faut introduire un autre moment, un autre moment sur la même île, dans ces mêmes rues qui font la baie des fumées. La plupart des murs sont en tôle, vu que ça tient bien dans la durée, et les intérieurs, chauds, vu que dehors, c'est éprouvant. Poméra imagine un vieux manoir, tout résonnant du passage de la machine programmée, une maîtresse des lieux avec des perles autour du cou, une allure empressée. Poméra pense que pourtant, nous vivons tous dans la même poussière. Mais dans la cuisine jaune de la rue, j'ai nommé Rauðarárstígur, point de poussière. Si j'osais, je dirais Que des étoiles. C'était consistant parce que c'était concentré, la table en bois, les verres, les hommes, point de guerre, des rires éphémères de cuisine, des *cakes* et des lapins qui dansent sous des boules à facettes, c'était concentré comme on est quand on vient de l'Est, des anciennes étoiles rouges vers les cailloux. Et le faux bois d'un appartement standard. J'ai ma maison. Une cuisine collective.

C'est le quart d'heure économique. Supposez que quatre bulgares descendent sur l'île, on est vers 2010. (Ceci est une phrase qui n'aurait pas pu être écrite pendant l'ère mésopotamienne, car qu'est-ce qu'un mésopo-tamien connaît de la conjecture financière, des tensions entre pays forts et pays faibles, à faible intérêt discursif, mais à haut intérêt politique, qu'est-ce qu'il en sait, lui, des séismes de la colonisation, qu'est-ce qu'il sait de l'image des U.S.A. et de celle de l'URSS, il ne vient jamais quelqu'un, muni d'un CV, muni d'un nom qui dénote, mais c'est sûr qu'il se distingue de ses ennemis, et des barbares). Supposez que quatre barbares descendent sur l'île. Pas vraiment des pirates, pas vraiment des esclaves, des genres de bouteilles à la mer, une conquête de l'Ouest. Il faut posséder une maison en ordre, parce qu'on est complètement, insensément fous. Il faut se protéger de tout cône dont le sommet voudrait attaquer la coque. Quatre poussins va-que-je-te-pousse, dans la machine internationale. Qui

n'aiment rien tant qu'écouter de la *House* dans la cuisine jaune, ou alors dans une boîte, ou alors sur la plage, sur la large plage les pieds dans le sable, les lasers verts dans les vagues, foutus politiciens. Les barbares du *fun*. Les montagnes russes.

La cuisine jaune est le résultat de la migration des populations. Papillons dans la bulle monétaire. Ils s'installent. Ils ne viennent pas les armes à la main, sans grand secret, ils viennent pour s'améliorer, ils s'adaptent, ils apprennent. Ils restent plantés à l'accueil d'un hôtel chaque nuit d'une semaine, et passent l'autre à danser, à s'offrir du son. On rigole bien dans la cuisine jaune. On en est au temps de travail et au temps de loisir. On en est toujours là. Si on enlève la patrie, pour des raisons d'exil ou d'absence de sens national, et si on enlève la famille pour absence d'enfant, ou d'époux, alors il reste le travail. Et les potes. Quatre potes bulgares en quête de travail débarquent sur l'île, j'ai nommé l'Islande. La situation mondiale de l'argent est encore à peu près stable, l'île est un pays riche, le bout de terre là-bas, dans la mer noire, non. Ils arrivent l'un après l'autre, sur quelques années, ils explorent. Ils s'acclimatent. Même l'alphabet mue. On perd les lettres de départ dans la migration et on récupère une nouvelle donne. Rauðarárstígur à la place de Васил Иванов Кунчев, j'ai nommé Vasil Levski.

Ils réapprennent à écrire vers l'âge de 22-25 ans. A parler. Et dans la cuisine jaune, qui est un espace très contemporain, on parle anglais, parce qu'il y en a une qui ne connaît ni l'islandais, ni le bulgare, quoiqu'elle en connaisse certains. L'écran chante *My House – Is in Ordeeeer*.

En temps de situation économique, un bon bain. Une chose qu'on peut déceimment proposer à quelqu'un en Islande, c'est de se retrouver à la piscine. Mais c'est teellement mieux à même la nature, dans la cabane réalisée avec soin par des types bien intentionnés, tout occupés au bien-être de la collectivité, offrant le luxe grandeur montagne, de l'eau toujours renouvelée ! La consistance

de l'eau consiste à s'écouler. En temps de situation économique, on gèle les dossiers. On se demande comment obtenir l'argent nécessaire pour acquérir une auto. On ne vient pas tous de Suisse allemande, et quand bien même.

Les quatre types ne demandent pas grand-chose, ils ne visent pas la statue de la liberté, à part en rêve, peut-être. Là, pour eux l'île est une oasis, tenter d'y prospérer. Poméra voudrait vraiment voir deux statues, trois ou quatre, de bons gros géants le dos un peu voûté, se saluant chaleureusement dans le bas du port, quelques bateaux portant leurs grosses marmites, leur musique, leurs longs manteaux. Et un feu de joie à la place du flambeau. C'est un peu la cuisine jaune, les bougies au milieu, les sapes de chacun, son langage, ses atouts.

Poméra danse avec eux. Bah, Poméra danse avec l'Histoire, et tous ensemble ils la déplorent, et tous ensemble ils s'assurent qu'elle est déjà endormie, bien emmitouflée, avant d'enfiler leurs chaussons de piste. On ne fait pas l'Histoire les week-ends. *Don't complain. Just swing.*

Juste comme partout, le diable n'est pas loin. On s'amuse avec la fourche de son manche en plastique, au-dessus de la porte d'entrée de l'appartement, dans la rue Rauðarár. Empêchés de boire du coca jusque dans les années 1990, empêchés de profiter de belles photographies en couleurs, beaucoup plus enclins à la force virile de la pierre grise, forgeron, garde consciencieusement notre ville. Forcés à la récitation. Fiers comme des rocs. Le diable, celui qui n'est pas vêtu de lin blanc et de probité candide.

Dans l'aventure, Poméra rencontre ces barbares. C'est avant *Birdyboy* et les grands espaces, c'est dans la ville folle, si froide et pleine de lumières, sur l'île qui est déjà une évidence. Quelque chose s'y joue. Ce que tu peux faire avec un bulgare, je te conseille. Dans la cuisine jaune, on passe beaucoup de temps parce qu'on aime bien se regarder, s'imaginer autour du golfe du Bosphore, manger des figues. On rentre dans les frais matins la tête enfarinée, on médite sur de la

musique. Plus tard, Poméra, plus loin, achète une machine à écrire dans une cave de Sofia, dans la poussière des époques dont on ne souhaite pas reconnaître le goût, dont on se demande comment sera la poussière de demain, le type pâle et voûté, peu baigné dans des sources d'eau chaude. Achète une machine à écrire et écrit. – Hey Calamity, qu'est-ce que t'as dans ton dos ?! – Attends j'te la sors !, et Calamity tape entre les vagues, les touches de l'accordéon, les bruits de bouteilles qu'on entasse. Poméra, ce n'est pas l'écriture qui la fait voyager, c'est la machine qui voyage.

Appelle-ça le choix de l'ordre. On n'est pas obligé de se prendre le destin, ni les produits d'entretien. Les mille et un ordres, la façon dont nous recomposons chaque jour une forme d'harmonie, une version de nos vies, des projets, de la mémoire, des délais, pour effectivement ne pas claquer. – *Classic is good*, disait l'homme barbare, c'est bien d'avoir quelques livres, comme ça, posés sur l'étagère, d'humer l'air le dimanche jusqu'au chemin du long de mer, de danser le samedi, de se détendre le vendredi, de partir bosser le lundi avec un regard à moitié convaincu, de jouer au foot le soir, le mardi. On avance. On pense aux week-ends comme les plantes à la lumière. On s'organise autour de ce qui nous manque, et tout ce qu'on fait pour compenser. Il y a des trous vraiment profonds. Et des sommets de joie tout à fait nécessaires.

Appelle-ça l'art de mettre en ordre le désordre. Oups, une rature. Oups, une poignée de victimes. Oups, tout le monde y a droit.

Avec les barbares sur l'île vient le pays des barbares, le bord de la mer noire. Ce serait le bord de la mer rose, peut-être que. Recherchant les zones désertes, suffisamment spacieuses et prises directement avec le sauvage, nous longeons les plages et visitons les petits restaurants, typiques. Non. C'est de nouveau un autre alphabet, des hauteurs au pied des montagnes, et c'est gris. Il n'y a pas le blanc pur des glaciers, le noir intense du sable de lave. C'est gris. On espère forcément des boules à facettes. On trouve encore des rubans assez facilement

dans les papeteries, pour les machines à écrire, pour encrer. On trouve aussi des types qui peuvent bosser depuis le lagon, vu que tout se passe dans un endroit délocalisable. Lunettes de soleil sur le nez, traces des lunettes, un sourire plutôt doux sur un dessous filou. On trouve forcément des chiffres, on peut s'appeler d'un nom de fleur, on connaît les danses traditionnelles, on peut danser à plusieurs, on boit beaucoup, on donne beaucoup, on trempe des œufs durs dans des mélanges d'huile et pigments, pour le repas de Pâques.

Poméra, tout ça, elle le tape dans la véranda, au 41 de l'avenue du Général Nikolov, bloc D, appartement 421. Dans la véranda entre le frigidaire et le tancarville (pas la ville, l'objet). Poméra pense à ces types dans la rue, parfois, en Chine, qui dessinent des mots sur le sol avec leur gros pinceau, et l'eau de la pluie. Poméra pense à la jeune fille barbare, celle qui fabrique des peluches de créatures inexistantes avec de vieux habits. Celle qui enferme un ourson tout doux dans un cube de glace, et regarde le temps que ça prend pour fondre, et libérer le textile et douillet animal. Poméra ne pense à aucun général. C'est impossible de rédiger quelque chose comme « Moi, représentant de la patrie, j'envoie mes troupes contre votre pays, qui représente l'ennemi absolu ». Désolé. Bisous.

Et quand on connaît le début, cela crée de l'ordre. Mais ce qui nous meut, ça ressemble à tout cela autour, toute la mise en marche, et en désœuvrement, et l'œuvre confinable au registre des faits humains. Trier ses déchets. Donner son nom aux pyramides d'Egypte. Développer le réseau d'irrigation et acheminement des eaux usées. Favoriser l'éclosion de puissances fertiles.

Au-milieu des langues étrangères, se lancer. Avoir complètement l'impression d'être quelqu'un d'autre. Se sentir plus confortable, choisir au plus court. Les oiseaux, ça ne leur arrive jamais, d'essayer de comprendre autre chose qu'eux-mêmes. Conscients de leurs limites propres, naturellement limités. Alors que nous, oui, on peut acquérir. On peut perdre aussi. Toute la journée avec un

éléphant doit vous flanquer drôlement, si d'un coup c'est toute la journée avec une grenouille.

Par exemple, les collectionneurs, comme c'est étrange. Tu ranges le monde de telle sorte que ce qui compte, en premier, ce sont certains objets, certaines valeurs. Les papillons d'Amérique Centrale. Les autographes. Les machines à écrire. – Mais elles fonctionnent, tes machines ? – Ah non non, c'est comme ça, j'trouve ça beau. – Mais ça sert à quoi si elles fonctionnent pas ? Ça sert à quoi si tu collectionnes les livres anciens, mais que tu les ouvres pas ? Ça sert à quoi de poser tout un tas de cailloux sur le bord de la fenêtre, d'installer des sculptures d'intérieur, de meubler son chez soi ? Il y a des objets qui font jolis : les livres. Les têtes de cerf dans leur cadre au-dessus du feu. Dans le fond, un collectionneur, ça n'accepte pas que les choses passent, et c'est impossible de collectionner des instants futurs, ou des farandoles de villes sur roulettes. C'est comme un doctrinaire, ça n'accepte pas que les choses changent. Ça n'accepte pas de vouloir changer les choses. *Classic is good.*

– *I'm not the one who's gonna change the rules.*

Pourquoi pas. Mais comment il le sait, comment tu le sais, barbare, que tu n'es pas celui-là, juste un type qui fait un tout petit peu différemment, qui sait que ce qu'il fait, et cela change des choses. *Why change ? No change !* Appelle-ça le destin.

Il y a un type qui a le dos courbé vers en bas où il scie tout autour de lui un cercle dans le sol. De toute façon, tu tombes. Il y a celui qui investit : qui n'a pas encore, mais qui va avoir, qui va changer ses positions. Il y a celui qui donne, qui se dépense, qui brûle des choses pour en acquérir d'autres, qui danse, qui scie un tronc, qui vous cause. Le collectionneur de lépidoptères épingle le trou devant lui, dans un carré bien doré. Rien ne bouge. Rien ne change, c'est très beau, fixé à un trou.

Quand à vive allure tu frappes avec tes marteaux, que quelque part tu es sur la route et en chemin, aussi, des tas de pensées, quand ça avance, qu'il y a des zones de vibronnage commun, que ça fuse, que c'est vivant, que c'est rempli de promesses, tout bouge et ça marche aussi. Rien besoin d'épingler. L'eau du pinceau du calligraphe sauvage s'en vient rouiller les ressorts de la grise mécanique.

Le calligraphe sauvage sur son percheron, le pinceau dans la poche d'un long manteau que la poussière ternit au bout. Faudrait-il qu'on lui colle un lasso ? Aurait-il collé sur son biceps droit un *bubble gum tattoo* ? Qui dans le lointain aperçoit la silhouette de Calamity-Poméra, *all I want is you*. Le fameux rayon de soleil puissant, qu'on peut trouver dans n'importe quel classique appartement, un peu bien orienté.

Il y a donc un japonais poète qui dit que la lumière des choses, il faut la fixer dans les mots avant qu'elle ne s'éteigne. L'éternité du haïku. Le cycle, donc des changements limités ; tout revient, à un moment. Pas du tout la même chose que les actualités, qui sont des facteurs d'opinions, de tendances, d'infinies toutes petites transformations, parce que tu as lu ça, tu as entendu parler de, tu as vu ça quelque part alors, pof. Tu le fais. Ça change vite fait, d'avoir une nouvelle coupe de cheveux. En revanche, les cheveux, et les ongles, quelle puissance continue ! Jusqu'à un moment. L'éternité du cycle. L'acceptation de l'ordre du monde. La répétition des mêmes gestes journaliers, le peintre d'une seule scène, le script d'une seule copie, l'actionneur d'une seule machine.

Chez *Birdyboy*, ce qui a fonctionné, c'était pas mal les cailloux en forme de cœur. On soupçonne les crânes presque rasés d'avoir un faible pour les choses de l'âme, alors que stupidement, les boucles, on est plutôt dans le savant fou. *Birdyboy*, des cailloux, certains à donner, certains à garder. *Birdyboy* accepte les cailloux du monde, il ne changera pas non plus les règles, mais parfois, il joue avec les siennes, il regarde à ce qui est juste et injuste, il regarde à ce qu'il peut

faire, au manque à gagner, à l'excès faisable, il opte. L'oiseau qui se donne à lui-même un but, comme ça au moins on sait qui est responsable. Qui se donne les moyens de ses buts, ou qui les ajuste, qui possède des balises solides. Pas petit papillon frivole et innocent. *Birdyboy* construit des nids après des nids, il fait toujours en sorte d'être bien, jouisseur de toutes ses possibilités, tellement que ça fait plaisir à voir. Forcément, les ratés. Des rebonds. Des tentatives sur de gros cargos, avec des durs, et des cailloux en forme de cœur. Aux barbares on peut offrir des papiers pliés en forme de papillons, à *Birdyboy* une lettre machine et un fil mêlé de clé, graine, perle en forme de dé. Et lui, tout attentif qu'il est, offre deux boucles d'oreilles, à chacune desquelles pend un papier coupé en forme d'éléphant.

– Aucun éléphant ne te portera. Tu porteras les éléphants.

Appelle-ça le destin, si tu veux. Appelle-ça la folie des événements-signes. D'où nous procédons. A quoi nous donnons naissance. Dans l'éternité des cycles, c'est assez affligeant, il n'y a qu'à marcher droit. Tu n'auras absolument jamais une île du Nord à 43°. Alors ou bien tu peux tenter l'énergie de fission atomique version violente, ou bien tu inventes les saunas. Tu n'auras jamais une maison tout à fait en ordre. Tu dois juste savoir où sont rangés les outils. Le reste est folie.

Destins tyranniques. Destins tragiques. Drôles de destins. Destins de becs. Destins d'ongles. Mettre de l'eau dans son vin. Améliorer son sort. Mais fraternité les mecs ! Croire au mélange de cuivre, poussière, et pommes de terre dorées.

Et sur les hauteurs nébuleuses des fjords à l'est, Haïdou pense que, quand même, il y a un paradoxe dur entre la dynamique de l'évolution, qui est la lente répétition du presque pareil, et celle d'une personne, de quelques mises en relation, cela qui permet les sauts, la souplesse des écarts, un vif renouvellement de nos expériences quotidiennes. Qu'il n'y a rien qui doive être altéré, que les

glaciers qui perdent de la masse sont très clairement une mauvaise nouvelle, et que nous modifions pourtant tout ce que nous touchons, que c'est ça notre condition, et comment savoir alors ce qu'il s'agit d'éventrer, de consommer, d'édifier. Qu'une vie passée entre travail et loisir, est-ce cela, la vie d'un homme, travail, famille, amis, santé, générosité et sens de la répartie. Et comment savoir si c'est bon d'admettre la terriblement sublime suite des événements, et qu'un pays s'enrichit à force de s'éloigner des contraintes dues : agricole ton champ, récupère la bouse de yack pour te chauffer les longues soirées d'hiver, fais entendre ta voix qui yodle sur les sommets.

Quelque part nous sommes en quête. De plus. Le sage sait qu'il n'y a rien à chercher. Le roi sait ce qu'il y a à chercher. Le paysan connaît les limites de son intuition et de sa sensibilité, et que le pis de vache ne peut cracher s'il est trop serré. L'insatisfait ne sait pas, ni le curieux, ni l'illuminé, qui avancent toutes voiles dehors, *Birdyboy*, la flèche pointant vers le bien, puis le mal, puis le bien, puis le mal, puis le quelque part normal, puis le nettement plus désirable.

Ce qui est simple dans nos conversations devient compliqué dans nos explications. Et ce qui est encore plus simple, c'est de ne rien avoir à redire. Mais sans doute qu'au final on s'ennuierait. Il faut jacter.

C'est sans fin. Entre celui qui adore prendre son pied dans le grand n'importe quoi, où chacun peut, dans l'innocente parenthèse, faire ce qu'il veut, et celui qui ne discerne aucune limite, et celui qui agit selon ses propres repères. Haïdou et *Birdyboy* sont sur la grande route. Le temps des orteils n'est pas le même que l'allure des moteurs, mais on pourrait bien s'entendre, alors que les passants et les bagnoles, dans une ville, c'est comme une exclusion de part et d'autre d'une vitre. Assis à l'arrière de l'espèce de vieil utilitaire à bétails, les deux compères crient tous poumons dehors, avec le vent qui fouette les joues et le remous des cailloux sous les pneus du *pick-up*. Ils sortent de la petite bourgade, du musée du monstre marin, ils ont salué l'étrange personnage à l'accueil, l'apparition d'une

autre époque, ils sautent maintenant sur la tôle amoureuse, d'un amour chaotique, du revêtement-gravier. Remonte bien ta capuche.

Il existe un autre endroit sur terre, qui sont les îles tout au Nord de l'Allemagne, j'ai nommé les Frisons. On y gèle. On s'y déplace dans de petits wagons lancés sur l'étendue si noire et blanche, si longue, si austère et quelque part, forcément généreuse, on construit son wagon et on aménage l'endroit, carte de survie en milieu hostile. Depuis ce belvédère, qu'est-ce que tu peux faire de tous les excités du monde ? Comment tu fais le lien entre les centres ronflants des révolutions, des processions, des marchés enflammés. Ici, ce n'est pas calme, luxe et volupté, c'est plutôt toi, les rails et les bosses, et une meilleure appréhension de la météo quand tu l'as en face des yeux. L'importance de l'almanach des levers et des couchers de soleil, l'importance des étoiles dans les calculs marins. L'homme est face à l'étendue si muette : « Je préfère voir par moi-même. Il y a tellement de facteurs. Vous sentez, le printemps arrive, le printemps est même déjà là », et là il n'y a ni fleur, ni gorge déployée de jungles impudiques, mais l'air, plus léger.

Cela ne change rien aux bulles de la finance. C'est quand même assez incroyable à quel point on peut se trouver dans des réalités très différentes. Désirer une maison pour briller, ou une maison qui brille, ou hériter d'une maison grise. De la même manière, un *trader* et un charpentier, ils ont des chiffres dans la tête, comme l'hôtelier ou le chasseur d'ivoire. L'alarme à l'œil : plus un ! 115% d'augmentation, ouverture à 3.8 et 2 millions de public. Et toi tu sens ta barbe soufflée à gauche, par la brise du Nord.

A pieds, déjà, parfois 300 mètres, c'est long. Dans le monde virtuel, tes pieds n'ont même pas besoin de marcher. De bouger. Ma maison est en ordre, balayée par le vent, décongelée, bien réveillée. Il faut cacher son museau dans son écharpe serrée, pendant les bourrasques. La maison de paille est emportée, et si cela prend feu, il vaut mieux les pierres plutôt que les arbres. L'ordre des

marchandises nomades, dans l'utilitaire qui branle. La résistance plus ou moins solide aux cris de l'extérieur, la netteté plus ou moins grande à travers les carreaux. Il y a surtout la sédentarisation du confort. Traverser l'île en 950, et puis dix siècles après, le cuir sec des intérieurs automobiles. Trois cents mètres font une poussière.

4. ALORS QU'EST-CE QU'ON FAIT ? L'APPREHENSION DU DIRECT.

L'énigme de départ et de toujours et chaque fois renouvelée, à laquelle sans doute il n'y a pas de réponses mais seulement des pistes et des répit, l'énigme c'est trouver sa place, faire son trou, construire son abri, se sentir tout à fait en harmonie de soi, dans le monde, au-milieu des hommes qui sont tout autour, et des bêtes et des plantes et roches et des objets que nous produisons, créer une organisation, une mélodie, ne pas grouiller, poser un pas après l'autre et en apprécier le sens, la vitalité, la justesse, l'intensité. Qui, quand, quoi, comment et pourquoi. Nous partons avec nos cailloux dans les bagages et des rivières intérieures censées irriguer, nous partons avec nos réserves et ce qu'il faut pêcher en cours de route, et nous avançons, tous, condamnés à avancer, clairement, entre ciel et terre, sur les boulevards, les rues, les surfaces liquides, fendre l'air parfois, courir, frétiler, nous acharner dans les équilibres de bonnes et mauvaises fortunes. Si nous partons en ayant perdu quelque chose, de nouveau nous le cherchons. Si nous partons pour l'inconnu, sûr, nous parviendrons à accumuler, familier, étranger, offert. L'énigme de départ, enracinée dans l'insuffisante présence de l'ici et maintenant, c'est comme ça, voilà. Entre ce que nous avons et que nous ne voulons pas, et ce que nous désirons sans jamais réussir à l'avoir, cette absence de repos, la vie-mouvement. Alors nous allons. Il y a ceux qui se perdent pour se trouver, et ceux qui ne se cherchent même pas, s'étant déjà rencontrés, ou bien aveugles à la question. Quelque chose nous échappe ; nous fuyons ce à quoi nous voulons échapper ; tout est là.

Déroulait Poméra, déroutée.

L'énigme de départ, n'est-ce pas, qui n'a sans doute pas une seule réponse, mais plusieurs, partielles, c'est l'unification des contraires, ces forces de haut en bas et

de bas en haut, d'avant et arrière, de droite et de gauche qui nous rendent pendules, cette aiguille qui vagabonde au rond de la boussole, ou celle de l'instrument de mesure de la note chantée, vas-y pour faire un bon gros la. Ou les ondulations de la pierre lancée dans le courant. Nous balançons entre soi et un autre, bon et mauvais, correct, imparfait, perfectible, pépins et pépites, et modestes et excessifs et cela, certainement, nous tient en vie, pour le meilleur et pour le pire, et dès lors que nous oublions l'autre morceau du cône, du miroir, soudain, une ombre nous rappelle, un acte, le soleil ou la lune. Nous devons éviter les excès, mais les excès permettent la nuance. Nous faisons du feu pour avoir chaud, et puis le feu dévore. Nous approchons l'eau pour nous abreuver, et puis l'eau déborde. Nous avons le vertige de trop d'air, et l'angoisse des coulées de boue, et parmi tout cela, sur un bord ténu, un ponton désuet, nous tentons d'atterrir, et d'arranger les choses. C'est l'énigme chaque fois renouvelée parce que c'est le jour chaque fois relevé, et la nuit trou noir, et le jour étoile, et la nuit buvard. Nous sommes si peu, et tant. Nous avons l'ambition des absolus, la faiblesse des nudités, et nous avons pour ne plus avoir. Nous avons la conscience des modalités, celle des regrets et des désirs, celle des devoirs et des possibilités, celle qui retire à l'être sa nécessité. Ce qui est en nous est infiniment complexe et puissant.

Ecrivait Poméra, fraîchement rentrée de l'Ouest, revenue dans la ville, ses vitrines certifiées, ces silhouettes nouées. Si tu veux aller voir les bateaux, il y a le port, aux berges duquel tu peux regarder des schémas de toutes les pertes maritimes par année. Par noyade, explosion. Le nom du navire, sa cargaison, et le nombre de morts. Tu vois des familles honnêtes et curieuses, des gens qui se rappellent, des chalutiers, au loin, qui ont peut-être l'air plus sûr. Tu penses à la transaction par laquelle les équipes de secours en mer, bénévoles, se voient recevoir le bénéfice des ventes de feux d'artifice pour la nouvelle année. Tu assistes aussi, un dimanche d'été, au concert de sirènes orchestré par voies

radiophoniques. La longue profondeur des cornes de cargos va clairement jusqu'à ton cœur.

Dehors n'est pas une énigme. Dehors est dehors, avec tout ce que nous fabriquons, valorisons, préservons, favorisons, et ce que nous avons jugulé, terrassé, transformé, et ce que nous ignorons encore, terrains intouchés, à cause de lunettes pas bien ajustées. Dehors est comme un bac à sable, quand nous venons avec nos outils de cimentation, démolition, réfection. Dehors est tout juste bon à être observé, quand nous y allons, contemplatifs, passifs, adorateurs ou indifférents, et pièces même du dehors, qui est plus ou moins pur de nous. L'énigme est nous qui sommes dedans ce dehors, et nous qui, en dedans, mesurons le dehors, l'interrogeons, le voulons, le perforons, le refusons. C'est l'énigme parce que c'est écrit nulle part, où nous sommes censés prendre place, comment, dans le puzzle. Ajoute à ça : nous sommes toujours le dehors des autres, les autres et les bêtes et les plantes font partie de ton dehors, sans compter que toi-même, parfois, tu te mets un peu à distance de toi. Tu peux dire « Qu'est-ce que tu fous, là ? », et renvoyer à « je ». Dehors n'est pas une énigme ; mais cela devient une foutue question pour toi. Tu peux mettre tout le dehors en toi, et alors tu sais, tu contrôles, tu décides. Mais il y a des résistances, forcément. On ne peut pas tout gérer. Ce n'est pas pour des prunes qu'on a pensé à dieu, ce gros nuage insaisissable, impénétrable. Le dehors absolu, complet avec satan. Ce qui est dehors est infiniment complexe et puissant. *These rocks are very special.*

Avait balancé *Birdyboy*, la face tournée vers l'immense versant de cailloux, dans le genre respect.

Alors nous simplifions, nous avons le droit d'oublier complètement des choses. Sans ça on deviendrait fous et obscurs. A moins d'être baroquement joyeux. Nous ramenons à portée de mains, nous saisissons, nous fabriquons dans nos reflets des tas aussi foisonnants de contraires, nous essayons les substituts, les

milieux, les projets, les cultures, nous faisons des bonhommes de neige, des poupées vaudou, des schémas du corps humain. Nous jouons avec nos seaux troués, nous moissonnons nos histoires. Quelque part, nous pensons que nous parviendrons au maintien, nous menons des hypothèses sérieuses, nous classerons le désordre, et puis nous aurons tout le temps de jouer du dehors, impavides, extatiques. Nous pourrions partir en vacances. Dans la quête, rien n'est là. Alors que dans l'enquête, il y a quand même des éléments. Abandonner l'énigme, laisser tomber la lourde pierre, s'en tenir à une bonne paire de chaussures.

Et ça suffit. Poméra danse, plus un plus un plus un et tout le monde danse. Invite à la danse. Il y aura ceux qui montreront comment ils savent bien faire, comment ils ont appris en citant les meilleurs, et ceux qui n'oseront jamais, ceux qui, sans gêne, occuperont toute la place, et ceux qui valseront seulement avec leur partenaire, et ceux qui iront danser dans des endroits spécialisés, devant le grand miroir qui les dédouble, et ceux qui, entraînés comme une deuxième langue, vous montent un spectacle à s'en jeter sous les yeux, et ceux qui n'ont pas envie de danser parce que le monde est grave. En vrai, dans la vie, ce qui se passe, c'est un peu de tout. Sans trop d'obsession, sans trop de passion, boucler les affaires au fur et à mesure, dans la continuité de ce qui a toujours été : quelque chose, puis autre chose. Ça ne tient à rien.

La jeune barbare propose une farandole à la cafétéria, sur les tables propres, plates et légères, et sur un chant traditionnel de barbare. Paraît-il que cela provoque des vagues. Toute comptine est offensive.

Et toi, touriste, tu arrives en lisant la température sur ton petit écran, et tu la compares à la température ressentie, le dehors étant parfois moins froid que toi. C'est le facteur vent. Tu poses tes bagages dans la chambre dûment réservée, tu prends une douche, tu observes les lieux, accrochant ta serviette dans la zone de préservation à l'humide. Toi, touriste, tu t'es renseigné par catalogues, tu as vu

les photos, tu as plein d'attentes là-dessus mais à la fois, tu veux du nouveau, de la surprise, de l'étrangeté. Ton budget complice te permet de louer une voiture, ce qu'il y a de mieux pour découvrir toute la sauvagerie de l'île, à portée de portière, et c'est vraiment sympa. Bon, parfois c'est un peu cher, mais ça vaut le détour, mais c'est un peu cher, mais ça vaut le détour, mais ils ont raté les services adjacents aux lieux-dits, en fait, ça n'était pas super, c'est un piège à nous ! Pourtant, tout est *best of*, organisé dans la joie du partage des collectivités. Tu admires les paysages merveilleux, cela fait une pause dans ton quotidien. Là, les phoques ! Là, les rennes ! Les gués aventureux dans lesquels ton auto s'embourbe, les informations concernant les réels dangers de l'île, les meilleurs plans. Pour le mexicain, l'Islande, c'est d'abord l'inverse de la Nouvelle-Zélande, catégorie insulaire. Il s'est aussi renseigné, il voyage. Tout pouce tendu, il arrive à passer deux jours chez l'habitant, dans une île de l'île, j'ai nommé, Flatey. Le mexicain ne se procure pas de commentaires sur combien de temps il faut consacrer à *Flatey Island* : il cause à celui qui a vécu ici, toute son océane de vie, au vieil et accueillant marin. – Vas-y mon garçon, goûte-moi ce crustacé ! Le garçon expérimente de nouveaux goûts. C'est fou.

Le ferry passe deux fois par jour, une dans chaque sens. Haïdou et *Birdyboy* sont à leur premier matin sur la route depuis Reykjavik, la tente premièrement montée près de la mer orage, dans la ville de, j'ai nommé, Stykkishólmur. 1100 âmes. Il faut embarquer à 15 heures. Ils laissent les sacs dans la maison d'accueil des passagers et montent jusqu'à la butte, d'où l'on voit des bouts de roches dans la mer, un peu partout, et dont certains verdissent déjà (ou enfin !) sur le dessus. Et puis quelques temps plus tard, ils croisent le mexicain à bord, juste avant l'arrivée. Et là, le suspense, ça consiste à trouver une voiture du bateau pour atteindre la prochaine ville, parce que le bateau ne mouille pas dans une ville. Des voitures en sortent. Tendez le pouce. Le mexicain, d'un côté, avec son bonnet sombre et son sourire large, comme presque halluciné, Haïdou avec son gros sac, les pieds encore pas sûrs d'aimer les chaussures, et *Birdyboy*, allant de

l'avant, déjà le pouce levé. Et c'est un peu la jungle, des hommes entre des voitures, descendant de l'arche.

Birdyboy alpague, une voiture s'arrête, une vitre se baisse, et Haïdou peut dire *Hy ! Can you pick us up to the next town? To Patreksfjörður? Can you also take the Mexican?* Et le type est d'accord. On entame la main des fjords de l'Ouest.

A Patreksfjörður, on fait de la machine le long des versants pleins de cailloux. On défait ses lacets, le mexicain d'un côté, Haïdou et *Birdyboy* de l'autre. Une petite société s'organise au bord de la ville. 627 âmes, + 3. Le lendemain, tu vas te laver les cheveux à la piscine grâce au shampooing Barbie que tu trouves dans les vestiaires. Tu te sens le roi du monde. Est-ce que c'est la misère ?

Et puis tu rigoles parce que *Birdyboy*, le premier soir, il a voulu te montrer que vraiment, il avait avec lui tout ce qu'il fallait, et alors le seul clou qui traînait, raide et pointu, dans le champ d'herbes folles, le seul !... il fallait que ce soit lui !... il perce le sol de la tente, et le matelas, et alors mon ami, tu sors ta colle, tes tissus de remplacement, ta scie à métaux, c'est parti, un vrai atelier de secours. Le clou, dans ces cas-là, tu l'envoies dans la mer. Cadeau ! Et puis tu apprécies la chaleur du sac, la qualité de l'étanchéité. C'est assez rare de dormir à la belle étoile dans les pays froids. Poméra pense aux couvertures de lits et aux couvertures de livres.

Et Poméra pense à toutes les situations qui ne sont pas celle-là, où la lumière encore à 23h est d'une beauté folle, même s'il n'y a rien à faire. La vie, c'est bêtement aller vers la liberté, et ça a du sens. Vers l'agrandissement des libertés de tout le monde, à moins qu'on aime les cadres, parce que c'est pratique et tout le monde peut trouver sa place, il suffit de jouer son rôle. On peut le jouer avec talent, être un fier menuisier, un ministre fier, un fameux gangster. Le style. Bah ya pas que le style, ya la liberté offerte aux autres, aussi, jusqu'aux graines, jusqu'aux cailloux. La vie, c'est bêtement enchanter, être là avec plaisir, amour,

soin, joie, fureur et sagesse, émerveillement, et connaissance de la résistance des matériaux. Voilà de quoi se lever chaque matin, observer attentivement, la route est longue, et ça se peut même qu'elle fût circulaire.

Ouais, liberté j'écris ton nom. – Je vais plutôt le faire, dit Haïdou, tranquillement occupée à monter une pierre après l'autre à son cairn. Et *Birdyboy*, travailleur suisse, conscient des réalités de ses cinq employés de Portugais, par exemple, la liberté, il la prend où il peut. Ils la prennent où ils peuvent. Une bonne bière dans la source d'eau chaude. Ça se passe comme qui dirait le nez dans le guidon, obligation après obligation, et coup de sang du jour où tu marches jusqu'à la gare, et tu embarques, pour pas cher en plus. Ça se fait pas tout seul, aller vers la liberté. Parfois c'est franchement mal foutu, ça vous coupe les mollets, tu te demandes *Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?!* Phrase qui, pour un étranger, fait sonner le français comme un vrai code secret. Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?! Clairement, ça devrait être de l'or en barre, une lampe à frotter, l'extase, et clairement non, il faut négocier les virages.

L'histoire raconte que le trésor le plus précieux, pour le garder à l'abri des vices et des inconscients, le plus malin des anges ne fut pas celui qui le logea à la pointe de la plus haute montagne, ni au fond du plus profond des océans, mais en nous, bêtement. Le plus malin des anges a compris le premier des humains : c'est dedans qu'est l'énigme. On est quand même capable de s'extasier sur trois traits, ou d'être agacé pour une porte que le vent claque, on est même capable de *switcher*, dans une journée, entre plusieurs dossiers auxquels un dauphin, par exemple, même un, n'y comprendrait goutte.

Pourtant ça se fait. Elle tourne. Nous avons peur de ce que nous ne connaissons pas. Nous avons peur d'être en vie. Parce qu'encore, mourir, on voit plutôt bien, on s'arrête. Alors qu'avancer, avancer continuer, aller, aller comme on a commencé, aller vers la liberté, quand ça ne fait pas peur, ça nous terrifie, ou ça

nous ennue, et quand ça n'ennue pas, ça excite, ça excite aussi. Et puis c'est chacun ses galères, chacun son trip, chacun son rôle.

Pendant ce temps, partout dans le monde, il y a aussi des gens qui jouent. Nous avons les jeux pour nous détendre, pour nous occuper quand on n'a rien à faire, nous avons les chiffres pour faire le point, et nous avons la musique, cet enfant bizarre. Nous avons les chiffres pour le dehors qui est là, ou bientôt là, et nous avons les notes, pour le dedans trop grand, trop étroit, pour combler le dedans. L'éboulis des roches. Nous avons les chiffres pour les barrières, et les rondes pour les lignes, et pas même de ronde, nous avons des violons dans des sacs à dos. Des ukulélés, des caisses claires, un triangle.

Dans l'aventure il y aurait une cuisinière avec sa grosse marmite, ses flacons, ses cuillères en bois et tout ça dans les poches du baudet, et il y aurait le faiseur de cuillères, et le faiseur de couteaux, et il y aurait des nombres, des sons et des signes. Mais ça ne serait pas en vue du pouvoir. Ça pourrait être en vue de la facilité, en vue de la simplicité, aussi simple que construire les murs carrés du plateau de Mah-Jong et distribuer les pièces, piocher, jeter, accumuler, procéder à des combinaisons.

Avec un être humain, c'est tellement subtil. Quatre barbares au bout du monde, apolitiques. On joue dans la cuisine jaune. *What's the plan?* Décon-necter ?

Birdyboy rencontre la famille chez qui Haïdou habite. Il faut préparer les manteaux, les collants et reprendre les chaussettes. Un type qui ressemble au père Noël, étudie les runes et milite en faveur des droits sociaux et une femme, oiseau frêle buveur de whisky, qui a longtemps bossé à l'ambassade de Grande-Bretagne avant de se faire virer pour cause de crise. La fille est musicienne, le fils est plutôt dans les films.

Il était une fois, les enfants, *Sæbol*, la maison au bord de la mer, avec une fenêtre triangulaire au deuxième étage, en face. Une maison historique sur une île fantastique. Et ça n'est pas pour faire de la pub. Par exemple, la femme, faudrait tellement la voir, Frú Osk dans sa pièce de couture, laines et livres pour les gamins, son cigare posé dans le cendrier, qu'elle allume et rallume avec un long briquet de gazinière, ses cheveux blancs jaunes bien tirés, sa frimousse avec deux belles joues quand elle sourit et ses yeux malicieux, lucides et exigeants, et dans son ensemble fait main par elle-même (jupe et grande chasuble, tissu souple, couleur indéfinissable mousse roche brune, jamais porté une robe achetée, toujours fait par elle, sauf les sous-vêtements et les chaussures). Frú Osk est née dans cette maison, à l'étage tout en haut où son père habitait, *the kindest man in the world, never lost his mind, only 12 hours before he died in 2001, born in 1907, went to his grand-daughter's concert and died, and my grand-mother*, Frú Osk continue à raconter, un peu embrumée, *the mother of my mother, she was my best friend* (Osk a des amis de 5-6 ans, aussi, quand elle parle de "*my six-years-old little friend*"), *she was a tailor and she never worked for salary, she took care of everyone, she was marvelous* (et son regard mouille), *and my mother, she has been humiliated when she lost her mind, but I told her* (c'est décousu comme ça parce que Frú Osk est généreuse et qu'elle sirote de la tequila dans un petit verre en verre): "*Mama, will you – 'cause me and my husband we had to travel – Mama! Will you look after the children? And Mama asked me: Will you trust me then? – Of course Mother I trust you!*", et Frú Osk raconte vraiment les sentiments sur les lèvres, le goût amer de connaître les hommes et la conscience renouvelée de la bonté de *some people*, et Osk fait des boucles comme *Of course Mother I trust you !, and the children for 3 weeks they haven't been the cleanest, but the happiest! Because she took care of them very kindly, making cakes in the afternoon and it was not her fault if the kid was fat... She has been humiliated, she was so kind, they haven't been kind with her, they were bad, she was a great designer for clothes and one day, I was around 17-18, my mother she told me*

“You design like your grand-ma!”, et comme ça elle raconte avec des pauses où elle a des petits sursauts de rires. – *No, in this house, we don’t believe in God but my father he was a Christian. I believe in reality, I have been so much into reality, me and my lover we traveled a lot, it was fantastic, with the kids and everything, we went everywhere!* – *Have you ever been in Africa, I asked.* – *No, but the son went. The kids have been everywhere!*

Frú Osk, ce qu’elle dit aussi, c’est l’importance des non. Elle a dit non à une place au Parlement, et puis non à une place de diplomate. Dans la pièce de couture, caché derrière un gros fauteuil au pied fin, il y a un portrait de la reine d’Angleterre, tout derrière, quand elle était jeune. Et il y a aussi les oui, comme un matin de premier décembre où Frú Osk prépare 72 petits paquets pour les *kids*, très tôt entre 3h et 6h, de tout ce dont on a besoin pour l’hiver : « *Oh ! We did funny things! We’ve had a lot of fun!* » Il faudrait venir voir. Ou le faire, s’émouvoir, comprendre quand Frú Osk parle de sa grand-mère : « *She had 6 children, 2 left* ». C’était au temps de la famine de 1908. Elle dit : « *I don’t believe in ghosts neither, but I spoke with people from the 19th century, my grandmother, born in 1896!* » Parfois, Poméra ne comprend rien, mais laisse filer pour la voix, la présence, le truc humain qui se passe de mots. L’écriture inutile, le sacre de la parole.

C’est ça, ils ont été amants, père et mère, ils ont été enfants, ils ont été travailleurs, voyageurs, hippies, communistes, volontaires, ils sont gentils avec ceux qui sont bien et critiques envers ceux qui font n’imp’, ils ont ouvert leur porte dès qu’ils ont pu (l’histoire des clés à *Sæbol* est assez rigolote, vu que tu as une clé, mais tu ne t’en sers jamais, mais parfois, si, et c’est le jour où tu l’as laissée à l’intérieur, vu qu’on ne s’en sert pas souvent, et puis on les emporte quand on rentre chez soi, à l’autre bout du monde, et on les renvoie par la poste en supposant que ça puisse servir). Ils ont été cuisinier et couturière, jardiniers, ils n’ont pas été marins, ils ont fait la fille (qui pense aussi bien que son père et

confectionne aussi bien que sa mère et joue de la clarinette) et le fils, un bon vivant, généreux à vous offrir deux bouteille de vin à minuit soudain ! Ils parlent à tout le monde (« *We talk to everyone* », sic), ils éduquent, ils protègent, ils rigolent, se soignent, prennent soin, ils font comme qui dirait ce qu'ils ont à faire, du mieux qu'ils peuvent, et ils y sont allés, dans le corps social, en petits comités, en réseau international, une main avec l'autre, ils ont beaucoup de joie, et de la peine pour les imbéciles, dans le fond.

Laisser un mot sur le frigo, dans la cuisine rouge de *Sæbol*, avec les lettres magnétiques, merci pour la place. Ici il n'y a rien que la lune, une cuisine rouge, et un vif sentiment de beauté. Héhé. Bien à toi, vivant être humain collé à mon cœur.

Haïdou. La mise en place de choses positives, sérieuses et exigeantes.

Et peut-être que c'est folie, folie de Poméra au bout du fjord, Tiptop au bout des doigts, au-milieu des rues. *Birdyboy*, il dit Si j'te connaissais pas, franchement, j'imaginerais que t'es une jeune mère et que tu as perdu ton enfant, et donc que tu trimballes son éléphant en peluche, le temps d'la transition. Mais en fait c'est pas du tout ça ! *You want a baby, Sunrise* ! Et *Sunrise* pense aux enfants qu'elle pourrait vouloir avoir. Les enfants-fantômes, la mère virtuelle. Tiptop accroché contre le ventre, face au cap, avec l'écharpe qui sert à tout, et qui fait croire à la dame du musée de la sorcellerie que nous faisons la route à trois.

Poméra parle à Tiptop. Elle a même envisagé de lui raconter une histoire. Mais Tiptop est déjà une histoire. Poméra sur sa Furieuse qui tape à vive allure, en écrit deux. Et bien sûr, il y aura toujours la troisième voie.

LA FACE A.

Dans une forêt vivait un homme et dans une ville vivait une femme. Sur la route ils se trouvèrent et près de la rivière, au bas de la montagne, vint l'enfant. L'homme à cet endroit construisit la hutte, tailla un tronc en forme de berceau, et la femme dans la laine d'un mouton, carda ce qu'il fallait de couverture, et dans sa robe ce qu'il fallait de langes, et quand vinrent à passer les tierces personnes, ils obtinrent ce qu'il fallait pour l'essentiel. En retour l'homme offrit une chanson, la femme une danse, et l'enfant, ses sourires. C'était le printemps. Ils passèrent l'été dans la forêt. Dès que les premières feuilles commencèrent à jaunir, ils rendirent la hutte au vent et marchèrent, marchèrent longtemps jusqu'à l'orée d'un village, et là l'homme construisit une cabane en pierres, et la femme tissa et tricota et chauffa les bols en terre dans le four que l'homme avait bâti, non loin de là, à deux pas du puits. L'enfant balbutiait. L'enfant prenait ce qu'il avait à prendre, de la femme et de l'homme et des tierces personnes, et l'enfant chantait avec les oiseaux et il dansait avec les herbes hautes, et l'enfant apprit à parler et il parla avec tout ce qui était, et il fallut encore apprendre le silence, et apprendre cela aussi, qui était d'être seul. Et quand la femme dans la rivière lavait le linge, et l'homme de cette même rivière levait un poisson, l'enfant jouait à y lancer des cailloux. Puis vint un autre enfant.

LA FACE B.

Dans la forêt vivait un homme et dans une ville vivait une femme. Sur la route ils se trouvèrent et près de la rivière, au bas de la montagne, ils ôtèrent leurs habits et ils eurent des rires et des larmes, mais d'enfant, point. A cet endroit ils construisirent une petite hutte, retournèrent la terre, pêchèrent, cueillirent, tissèrent, et tandis que tout poussait, l'homme sur de larges feuilles dessinait à perdre haleine et la femme écrivait de même et le soir, devant le feu de joie, ils jetaient les ratés et cousaient ce qui valait en pages entrecoupées de feuilles, et quand vinrent à passer les tierces personnes, ils avaient quelque chose à échanger, et tout le monde riait et chantait. C'était un jour. C'étaient mille jours. Ils varièrent les formes, ils dessinèrent à la surface de l'eau profonde, ils écrivirent dans l'air avec la pointe d'une branche plongée dans les braises, ils tracèrent lignes, points, lettres sur la peau de l'autre. Ils s'apprenaient réciproquement, balbutiaient, essayaient, doutaient, comprenaient, regardaient pousser les pommes de terre, piégeaient des limaces dans des peaux d'oranges. Puis vint le temps de la cité, ils fréquentèrent les cafés, les bibliothèques et les musées, devinrent oiseaux parmi les oiseaux, diffusèrent des pages volantes, ouvrirent leur nid à de tierces personnes et ils connurent des rires, des larmes et des étonnements. Ainsi s'ouvraient les lendemains, des enfantements sans pareil.

4 (SUITE). ALORS QU'EST-CE QU'ON FAIT ? L'APPREHENSION DU DIRECT.

Le papillon, lui, il ne se demande pas ce qu'il a à faire, et comment le faire. Il ne se demande pas non plus où il dormira ce soir, il ne fait pas de plan, il ne réunit pas d'autres papillons pour occuper tel espace, et poser ensuite des droits et des avoirs. Que presque tout le sol de la planète appartienne maintenant à quelqu'un, un pays, un groupe, cela donne à Poméra une impression de vertige.

Caraban, lui, construit des tables, des chaises, des lits, et s'en va les poser dans les rues publiques, ça donne que la terre entière est ta chambre. Caraban, c'est le frangin de Poméra. Caraban est un petit garçon dont le mobile est de recouvrir le monde de mobilier sylvestre. C'est un *serial-DIYer*, un type qui fait tout avec ses deux foutues mains, un *Do It Yourself*. Il n'y a rien pour s'asseoir ? Rien pour adopter cette position si humaine, s'asseoir ? Eh bien Caraban commande les planches, découpe, mesure, ajuste, élève. Et Caraban marche, les meubles sur son dos, les valises dans les mains, et Caraban dispose et invite. – 'Voulez un café ?

Si on suit la pente lyrique, Caraban est quelque part entre un dieu forgeron, un dadet de bûcheron, et un môme incapable de se tenir tranquille, toujours entraîné à défier, toujours occupé à chercher de nouvelles manières d'être bien – assis. Il construit sa cabane, il construit sa cuisine, sa terrasse couverte, il construit un peu partout et puis il construit les petits mignons, tabourets pratiques et efficaces, quatre planches, dix vis. Des tables, des chaises, des lits. Des rangements pour les ustensiles de cuisine, des endroits pour pouvoir être à côté du feu, à côté du poêle, même dehors. Etre là près de la voie ferrée, être tout autour de la chaleur dessous son utile bonnet, et dormir sous la bâche, en cas de pluie. En cas de pluie, la bâche est ta chambre. Il construit partout et il déplace.

Pourquoi diable Caraban fait-il cela ? C'est une obsession pénible, toujours bâtir. Caraban négocie son virage de l'état de nature, une organisation selon des besoins primaires, essentiels, fondamentaux, à l'état de personne, être capable de dialoguer avec ladite, de la transformer, de la découper en planches ou de lui ajouter des énormes ballons de baudruche jaunes, juste pour voir. De la graine à la plante, de la plante à l'arbre, à son tronc, à ses nœuds, aux racines jusqu'à l'eau, aux pointes jusqu'au soleil, et de cette chose brune et verte une boue, de la matière, des scieuses et des raboteuses, des catalogues, des dimensions, une planche. Caraban peut construire en béton. Ou ôter pour faire de la place. Créer le vide.

« Parce que ce qu'on fait, il dirait, il faut savoir qu'on le fait. Pour une étagère, de quoi tu as besoin ? Et pour dormir ? »

Nous avons absolument tous besoin d'un lit, d'un espace protégé. « Et de quoi tu as besoin pour vivre ? Encore là, j'utilise du bois de coffrage, des vis, des vitres, mais l'ancienne texture des planches ressemblait plutôt à celle d'un bloc de brique d'argile, plus maternel. Ça fait qu'on pourrait le faire en terre. Caraban, juste, fait. Dans l'histoire de l'humanité qui va vers la conservation des biens, dans la sédentarisation de la nature, construire, sédentariser ses pensées. – 'Voulez Dormir ? Faites de beaux rêves, dehors aussi.

L'appréhension du direct. Tu rentres chez toi les mains serrant les sacs de courses, la mallette de travail, un enfant, tu penses à ce que tu as à faire en arrivant, ou au pote avec qui tu as rendez-vous, ou au médecin que tu viens de consulter, ou au film que tu as vu hier, et tu regardes les vitrines, devant la quincaillerie tu te rappelles qu'il faudrait que tu changes d'économe, tu rentres à pieds et tu fais une pause. Les chaises sont tout à fait disponibles, le café est en train de passer sur le réchaud, curieux, tu demandes ce que c'est que ce truc-là ou tu ne demandes pas, tu jettes quelque chose comme « Eh bien ! Elle est belle,

la vie ! ». Tu t'assois. C'est *cool*. Tu observes les planches et comment elles sont agencées, et Caraban, il peut te dessiner le plan. *Play it yourself*.

Il y a construire en pierre, en bois, en terre, en verre. Il y a comprendre en mots, en notes, en chiffres, en lignes et aplats. Bah, il y a bien aussi causer en bois et bâtir en mots. Il y a jouer avec n'importe quoi. Il y a prendre son pied à être ensemble, dans le salon urbain. Il n'y a pas de discours. Toute chaise est politique. Sinon ça serait de la décoration. Tout bricoleur a de quoi faire. Remplacer une ampoule. Percer un mur. Détruire un mur. Chacun son métier ? Caraban a la vie pour métier, et franchement, ça vous occupe un homme. Poméra regarde cela, trouve que bien sûr, nous manquons d'espaces publics envisagés comme un salon. Comme un berceau. Ou comme une piscine de ballons.

Et tu rentres chez toi les mains au volant de ton automobile qui roule à vive allure. Tu ne vois rien de tout cela.

Et tu passes devant la gare, la gare de Gabrovo, petite ville au passé industriel, dans une ville au passé chaotique, j'ai nommé la Bulgarie. La poussière du sol vole à vive allure, même sans auto. Il y a une place avec une statue au-milieu, qui représente une jeune fille et un homme et un poisson. Ils ont l'air d'avoir été conçus pour s'amuser. Quelque part tu regardes tes pieds et tu marches, tu entends un bruit de machine, un bruit sec, incongru ; c'est la sacrée Poméra assise au café de la gare, le patron est venu s'asseoir en face. – 'Voulez taper ?

Tu fais une pause. Il reste de la place. Les chaises sont tout à fait disponibles, le café peut passer dans l'arrière boutique, il faut encore demander. – Eh bien ! Elle est belle, la vie. Tu t'assois. C'est *cool*. Tu écoutes la machine et comment elle avance, et Poméra, elle peut te passer les commandes. *Just say it*. Laissez place à votre intérieur, dehors aussi.

Et dans l'aventure il y aurait des repas sous cloche pour tout le monde, une sorte de protection naturelle des biens, des bains publics. Seul l'air est bon pour le bois et les pages. Et dans l'aventure, on ferait le tour de l'île avec des meubles et des fourrures, des bêtes assez autonomes et de quoi faire du feu. Marcher impose d'avoir des centres temporaires. C'est beaucoup plus pratique d'être un nomade des contrées chaudes que d'être un touareg emmitouflé, avec des moufles. Les chaises, les tables, les lits, tout aspire à un logis. Offrir la possibilité d'habiter partout. Sans salir. Avec conviction.

D'embellir votre quotidien. De le rendre fonctionnel. De le rendre souple. De le trouver drôle. Quel exercice, par exemple, de produire une chanson, et quel exercice de mettre des images sur une chanson, ou une scène de la vie publique. Quelle étrangeté de vivre dans une boîte. De travailler dans une boîte, de travailler aux champs. Quel exercice de s'obliger à vivre avec des poignets électroniques, ou des implants. Quelles choses bien sédentarisées nous rassurent, et lesquelles nous obligent.

Un type passe, qui s'assoit devant Poméra et dicte le *Traité des devoirs*, Cicéron, de la bonne mécanique classique. Le moteur ronronne, il sait ce qu'il a à faire. Caraban s'installe sur la place. Soudain se rassemblent les barbares. C'est beau à faire, la fraternité. Quelle aventure. C'est un peu *cow-friends*. Range tes canons, on a des serpentins, et des langues de papier enroulé autour d'un bâton de bois, vivement déroulables, comme une pêche à la mouche. L'essentiel c'est le poêle, pour la fin de journée.

Et se rappeler aussi que, dans le monde, il y a des types qui forgent des balcons.

Et alors que Caraban construit le dedans pour nos abris, autant que les abris, *Birdyboy* rencontre des Népalais, dans un coin de l'île, et aide à bâtir des maisons. La roche au bord du torrent est ta chaise. Et ton tabouret aussi est ton tabouret quand tu dances avec *DJ Moustache* dans la nuit de l'Islande, j'ai

nommé Reykjavik en février. Tout intérieur chaud est ton monde. Les quatre barbares s'engagent dans la série des saisons, depuis dix ans. Mais Caraban, lui, ne voyage pas tellement, et n'est pas exilé. Il est occupé à habiter et à inviter à habiter.

Dans l'histoire il y aurait des lits posés en plein cœur des champs de bataille, et des ballons jaunes, énormes. On se friterait au jokari pour savoir qui est de vaisselle. On se demande à quoi on serait occupé si on ne s'en voulait pas autant, et c'est peut-être parce qu'on s'en veut qu'on avance, qu'on se lève pour rejoindre le bureau, le terrain journalier, peut-être parce que ça roule, et pour que ça progresse il faut bien une raison et je me demande, si on progresse depuis quelque chose qui est proche du singe, du poisson ou du cochon, c'est bien pour quoi faire ? Des mémoriaux à la mémoire des troubadours. Des combattants de la liberté, de celle de ceux qui ne sont pas nés singes, ni tout à fait poissons, ni tout à fait cochons.

Dans l'histoire il n'y avait pas d'animaux parlants, ou de fleurs cantatrices, mais quelque part des hommes muets, des hommes qui n'ont pas vécu les mille et une nuits, des hommes gauches, bricolant avec trois cailloux, deux graines et un ruisseau. Puis cela s'est mis à causer, et à élever des cathédrales. Que d'audace et d'obsession, une trace d'insuffisance à seulement compter les soleils qui se lèvent. *Birdyboy*, imperturbable, profite de son whisky, Caraban brandit sa pistolette de visseuse, Haïdou sonne la cloche de la fin prochaine de la place sur la ligne. Et comme ça chaque pierre, elle roule d'une certaine manière. Maintenant, c'est comment elle se cogne à d'autres, l'énigme.

Il n'y a rien de comparable, dans le règne de la nature, aux dilemmes cornéliens. Une tige ne se demande pas avec la même ardeur de ce qu'elle devrait chercher la lumière, ou honorer sa graine de germination. Une méduse n'oscille pas à cause d'un nœud de délibération, comme être ou ne pas être, mais juste grâce à ses filaments, et la mer. Ce qui y ressemble, c'est ce qu'on investit d'esprit dans

les bêtes, les animaux frères des indiens, le paître avec son troupeau. Et la comédie des singes, cette façon de regarder l'autre jouer son rôle, te montrer qu'il joue un rôle, et ça vous fait marrer. – 'Voulez vous marrer ?

Ou est-ce qu'il y a un cafard qui a la rage de porter un bracelet électronique dans les rues de son quartier d'enfance ? Est-ce qu'il y a des types aussi doués que des oiseaux-lyres, dans la série du quotidien ? – Eh bien parlez maintenant !

Tu cognes ta roche à une autre et tu profites des étincelles. Tu la frottes, tu la renforces et tu l'élimes, tu portes ton sac de cailloux, tu défies la loi de la pesanteur universelle, tu lances en l'air, jusqu'à ce que cela retombe. C'est toujours le cas (sauf très contre-naturellement, les suspensions subites). Et quand tu serres une autre pierre contre toi, tout tendrement, sans penser à rien. Et quand tu les lourdes. Et quand tu les concasses et qu'avec ça tu fais ta muraille, ton édifice, ta splendeur, ton devant de perron. Mais on n'est pas pierre non plus, car il y a du sang dans nos veines.

Feux d'artifices.

Peut-être que nous ne désirons rien tant que le sang bouillonne. Et peut-être que sans le désirer, même, ça se passe ; il suffit d'être conscient. Alors il faut trouver de quoi apaiser le sang, et les larmes. Le fond de notre histoire est si humide. En oiseau-lyre tu chantes les deuils successifs, en oiseau-lyre tu chantes les naissances qui promettent, et tu vas et viens dans les tirelires de la vie, bon. Quand c'est le moment de t'amuser, tu t'amuses, et quand c'est le temps de manger, tu jettes un œil à ton frigo. Et alors qu'on te demande de jouer maintenant ton rôle social, point de minutes-survies, tu as tes missions, objectifs, pièces crantées par lesquelles tout s'agence jusqu'au soir. Et rebelote. Il y en a qui créent des empires, là-dedans. A chaque échelle, ses possibilités de monter encore. Ne point patauger, mes amis, le corps social est ton corps.

– Eh bien, autres corps du corps social, 'voulez vous allonger ?

Et soudain, Poméra n'en revient pas. Dans l'aujourd'hui tout à fait contingent, on reconnaît désormais la possibilité de se connecter, entendez de se connecter au corps virtuel, comme un droit fondamental humain. S'il te manque l'accès à la toile, c'est comme si tu étais en fait amputé d'une partie de toi. Les autres sont ton sang, tes poumons, tes petites mains. C'est sûr que c'est pratique, n'est-ce pas, parfois, et que parfois ça ne fonctionne pas. C'est sûr que quand tu voyages, tu penses à cela, les sources d'alimentation électrique et d'informations sur le monde où tu veux, quand tu veux. A la station-service de Varmahlíð, sur la route vers le Nord, Poméra lit ses lettres virtuelles, de types tout à fait réels, dans leur quelque part, et *Birdyboy* vérifie le temps qu'il fait en Suisse. Ici, c'est soleil et vent. Là-bas, inondations. Et dans ce très présent espace, criant de couleurs, les serveuses, leur portable, les jeunes de passage en bus, leurs sodas, l'île absolument connectée à ce qui offre la chance d'être connecté aussi, dans le corps virtuel.

Mais il n'y a pas deux doigts de deux mains de deux troncs distincts, qui ne se touchent.

Les duels au pistolet sont assez loin. Ou les oracles végétales. Ou la possibilité de se passer un mot. Les publications sous le manteau, quand on pense qu'on a des blogs. On ne sait pas forcément où on va, mais sur les routes enlacées du bout du bout du monde, il n'y a plus grand-chose à faire, des cars de touristes. Cela permet de contempler l'île. De là à l'habiter, ça se trouve que nous avons encore besoin de nous agglutiner. Peut-être que l'appartenance au corps virtuel, ça va entraîner une diminution du corps social urbain, et une augmentation de corps à corps, avec la nature, voyez-vous, puisqu'on peut désormais être ensemble à distance. Calamity-Poméra chevauche vers Varmahlíð, les sabots frottés contre le sol rocheux. Ce soir, il faut dormir au camping : les terrains aux abords de la ville sont des champs pour les bêtes, des maisons en chantier, des terrains de sport.

Dormir au camping, prendre un café à la station-service, se faire prendre en stop par un homme d'affaires dans une voiture en cuir, doux, propre, faire toute la route en écoutant cet homme, *Birdyboy* à l'avant, se faire inviter par le type à manger du *monk-fish*, chez lui, en arrivant. Arriver dans une maison cousue de béton, aux charmes classiques, aux grandes baies vitrées, trouver la femme du type en train de tricoter devant l'écran, grand, plat. Pénétrer l'intimité maîtrisée. La salle de bain est rangée, offre des serviettes aux visiteurs, les coins sont lavés, les tapis du salon d'une couleur possible, à hauts poils. Tout est sobre et va par deux, dans le décor. Les deux oiseaux posés dans un cadre, ce n'est pas politique, c'est joli. Ça habille bien. Manger du *monk-fish* en buvant du vin rouge dans des verres-ballons, aux pieds très fins ; manger quelque chose comme des pâtes et de la poudre de sauce dans des sources-natures, à l'eau très chaude, et bien rigoler en entrant dans la tente ! D'un côté, c'est un chaos durement lissé, un chaos négocié, de l'autre c'est un ordre précaire, mais plus souple. Mieux vaut peut-être se perdre en se cherchant, que ne rien chercher du tout.

La femme du type travaille à la banque, et le type est sur le point de faire l'acquisition d'un yacht provenant du Mexique, pour faire du tourisme de luxe pendant l'été. L'Amélia, ou quelque chose comme ça, avec un fond de palmiers roses, une équipe de cinq personnes, une semaine en mer – et le chiffre, brut, plat. La même chose que quand Caraban fait ses factures, le yacht en moins. La même chose que le type qui compte ses sous à la fin de la journée, peut-être même sous d'authentiques palmiers roses. C'est fascinant, l'esprit d'entreprise. Avec une rencontre comme ça, tu te retrouves à recevoir des lettres virtuelles à propos de la possibilité d'exporter du poisson séché et de monter un petit commerce dans la région, ou carrément dans toute la Suisse.

Les maisons qui sont en ordre ont aussi des failles. Ont forcément des failles. Les maisons qui sont en ordre et qui projettent deux sauvages dans leur salon, deux jeunes marcheurs de l'Ouest, et où tu tombes sur la photo de leur nièce, avec un

bouquet, un accident qui n'a pas un mois. L'intimité des gens, la face qu'on garde haute, les gâteaux qu'on offre et la visite de la ville, le lendemain, dans la voiture en cuir, doux, propre, la fille de sa fille à l'arrière, dans le coffre, avec une copine, les pieds en l'air, à jouer les *superwoman*. – *Suuuuperwoomaaaaan* ! Cette façon qu'on a de s'arranger, avec les moins et les plus.

Les moines et les plumes. Les mois et la pluie. Les maux et les plaies. Les mais et les plis. Les moins de plaisir et les plus de passion, moins de plats, plus de poissons ! Ou moins de n'importe quoi et plus de mieux.

– *Suuuuperpiiiipooooooll* ! – Je ne sais pas, dit Poméra-Li, je m'intéresse aux cœurs. Ce qui est encore moins concret que les cailloux choisis de *Birdyboy*. – *Hey Sunrise* !, lance-t-il, tu t'es rendue compte que ya que les locaux qui s'arrêtent ! – Peut-être que les touristes y zont peur ! Ou peut-être que vu que *eux*, y zont payé la location, ben y voient pas pourquoi on f'rait pas d'même ?!

Une fois les touristes ils se sont arrêtés ; ils avaient vu les deux sauvages avant, sur le ferry, quelque part ils étaient rassurés : les deux sauvages n'habitaient pas vraiment au-milieu de nulle part, errant sur les routes toute la journée. Ce sont seulement deux jeunes en vacances. Ils ne sentent pas. Les touristes visitent les habitants comme des pièces de musée ; les acteurs complices, ce sont les autres touristes. Ensemble ils habitent des hôtels, hôtels dont le nombre doit croître, d'année en année. Les invasions cliniques. Poméra ne crache pas au pied de ces hôtels parce que c'est impoli. L'odeur de la pisse.

L'harmonie du violon. Divertissement et consolation. Et oui tu te fais plaisir à Drangsnes, pointe Est de la main de l'Ouest, impasse absolue, 67 âmes, Haïdou et *Birdyboy* plantent la tente au fond des herbes jaunes, et folles, près des oiseaux qui flirtent avec les falaises, et puis vont manger au resto, un endroit moderne et blanc, prêt pour la fête du pêcheur : sandwiches à l'apéritif, menu trois pièces traditionnelles à l'étage. Un régal. On a partagé parce que c'était

hors de prix. Les familles, les tablées, elles étaient fières. Ça avait bonne gueule, Drangnes, ses trois bassins libres d'accès à l'entrée de la ville (avec deux pièces pour se doucher et laisser ses sacs au sec), ses trois bassins plus ou moins chauds et la voiture de quatre jeunes qui s'arrête, pour s'baquer en route, avant d'faire demi tour. Il y en a un qui vient d'Allemagne, et *Birdyboy* fait résonner sa voix de lion avec sa langue laiteuse. Il y a un couple qui vient des Etats-Unis, Michigan, et une fille, avec son bonnet sur ses longs cheveux blonds, tout droit de Californie, débarqués quelques jours plus tôt, réunis par la cotisation des frais de transport, vaille vaille. Ils repartent de suite, après quelques photos, délassements de membres, admiration de paysage, ils dorment dans des auberges, ils vérifient l'état des routes, ils cherchent les station-essences, et les bons plans. *Fun and care. – And free.*

Dans la plaine jaune au-dessus de Drangnes, après les séchoirs à poissons et des tôles, Poméra court et manque la tente. Ça permet au Suisse de se sentir utile, et de ramener Poméra au barcail. *My lost Sunrise* ! Dit-il en rigolant. Après il fait froid mais douillet, il faut se lover tout habillé.

5. TIPTOP, CARTON-PÂTE AUTHENTIQUE, LOUFOQUERIE SERIEUSE : « ET QUAND IL Y A QUELQUE PART UN SALAUD DE CHASSEUR QUI TUE UN ELEPHANT, J'AI UNE TELLE ENVIE DE LUI LOGER UNE BALLE LA OU IL AIME BIEN ÇA, QUE JE N'EN DORS PAS DE LA NUIT ».

Supposons que nous ayons ouvert le livre de Gary, Romain Gary, j'ai nommé *Les Racines du ciel*. On n'est plus en 1956, au temps où il reçoit le prix Goncourt et remercie longuement la critique de lui dire qu'il écrit mal, qu'il invente des mots, qu'il est redondant. Romain a 42 ans, il se sent comme un enfant joyeux qui vient de naître et de sortir de l'obscurité. Il habite à dix mille kilomètres de là, il vient d'écrire l'histoire de Morel, le défenseur des droits des éléphants dans une Afrique chaotique, un Tchad aventureux. Gary raconte au journaliste que ce livre a tant ému une amie à lui que celle-ci s'est targuée de lui offrir un petit présent, en guise de gratitude pour la beauté du récit et la juste cause : un éléphant en ivoire. La plage vidéo s'arrête ainsi.

Supposons que nous l'ouvrions et que nous parvenions au moment où Morel rencontre Minna, *a lost German Sunrise* dans la marmite en feu. Ce qui touche Minna, c'est l'histoire de Rodolphe, l'éléphant du gars Fluche, le gars qui faisait de la résistance aux Allemands dans les camps, et Morel, à cause Fluche, il est devenu le carac de Rodolphe, le guide, le soignant et l'obligé. C'est le filon pour rigoler devant les méchants. Morel raconte :

« ... chaque fois qu'on n'en pouvait plus, dans notre cage, on se mettait à penser à ces géants fonçant irrésistiblement à travers les grands espaces ouverts de l'Afrique. Cela demandait un formidable effort d'imagination, mais c'était un effort qui nous maintenait vivants. Laissés seuls, à moitié crevés, on serrait les dents, on souriait et, les yeux fermés, on continuait à regarder nos éléphants qui balayaient tout sur leur passage, que rien ne pouvait retenir ou arrêter ; on

entendait presque la terre qui tremblait sous les pas de cette liberté prodigieuse et le vent du large venait emplir nos poumons. »

Mais c'est de plus en plus dur. Du coup, le gars Fluche, il se sent partir et il demande à Morel de prendre soin de son dernier, celui qu'il a réussi à faire tenir jusque là, Rodolphe. Un peu déplumé, mais encore debout. Prends-le. Prends cette chose qu'on ne peut pas nous enlever, ouvre ta serviette, sors une feuille de papier et déplie-la soigneusement sur le comptoir. Minna signe.

Tu peux faire la même chose avec des hannetons, les remettre sur leurs pattes si c'est nécessaire, même quand tu portes un lourd sac rempli de pierres sous un soleil rongeant. Tu peux sauver un papillon.

Gary rappelle au journaliste combien c'est étonnant qu'ici, en France, un livre puisse susciter autant de polémique, faire la une des journaux. Alors qu'aux Etats-Unis, en Russie, plutôt, on les interdit, en France on en discute. Pour Döblin, quelques trente ou quarante ans plus tôt, c'est un scandale que les livres deviennent inoffensifs. Romain dit pareil, que c'est bien qu'un prix Goncourt fasse des vagues. Qu'on lui reproche de balancer le mot '*desperado*' dans le roman, que ce mot n'existe pas, même en espagnol. Et Gary ajoute : – J'ai également construit le mot-miroir, j'ai écrit '*esperado*'. Pour les types qui avancent avec défi, ces montreurs d'ours, ces clochards du ski, des gars qui s'accrochent à leurs rêves, et qui y croient durs comme pierres à leurs idéaux, pour ne pas se faire dévorer le foie toutes les nuits sans gueuler, pour en montrer au – comment tu appelles ça ? – au destin. Morel, au fond de la jungle, une pétition à la main, une gourde dans l'autre.

On donnerait bien Tiptop à Morel, mais qu'en ferait-il, n'est-ce pas. Un idéal réel, c'est un oxymore. Un *esperado* convaincu aussi. Un carton-pâte authentique aussi. Alors que la marge humaine laissée par la large route des éléphants, dans les plaines pleines de poussière et de pierres précieuses, c'est tout à fait

possible. C'est même recommandable. C'est de l'air et du sang. C'est l'eau qui gicle par la trompe.

On donnerait une machine à Minna et une perceuse à Morel, et on remplacerait la conquête coloniale par la conquête financière, et on sauverait les forêts du monde, et les déserts (car sans forêt ni désert, il ne peut même plus y avoir de géants fonçant irrésistiblement, il ne peut y avoir que des autos fonçant irrésistiblement). On sauverait la terre, on distribuerait des pelles et des râteliers dans les boîtes aux lettres à la place des sacs poubelles. – Et quand il y a quelque part un salaud de plastifieur qui achemine ses emballe-moi-ça partout comme des rejets, j'ai une telle envie de lui loger une branche là où il aime bien ça, que je n'en dors pas de la nuit, disaient-ils en chœur.

Il nous faut du pain, et des symboles. Toute peluche est politique. Sinon ça serait de la consolation. Toute vieille dame qui fabrique une peluche a des valeurs à transmettre, des amours à partager, sinon elle ne choisirait pas un tissu bleu avec des lapins, rouge pour le dedans des énormes oreilles, et muni sur le devant d'une petite poche ourlée d'un ruban de rennes.

La même Poméra, *Birdyboy*, Caraban, Frù Osk et les quatre barbares, la gosse qui a eu l'accident il y a maintenant quelques mois, l'armada des *esperados*, tous ils mettent leurs fauteuils dans la rue, leurs baskets dans les églises, la vigilance d'un aigle et le grimage d'un clown, un mélange de graines, de cailloux et d'os. Absolument tout est injuste, qui n'est pas voulu. Êtres insolents, humbles quand c'est forcément trop grand et joueurs dès que c'est possible. Des huîtres rêveuses, des castors rêveurs, de parfaits oiseaux-lyres chefs de chantier, un groupement d'abord entre soi et la terre, des barrières bien pesées.

Pierre, feuille, ciseaux. Supposons que nous soyons en train de nous défier à ça. L'enfant joue au hasard. Ou bien on peut se laisser influencer par la grosseur, par la masse et la tendresse, et c'est la pierre qu'on choisit, solide, opaque. On

oublie que la feuille gagne, dans le jeu, sur la pierre. Une fois qu'on a compris que chaque élément est un plus ou un moins par rapport aux deux autres, respectivement, on peut s'orienter vers la voie savante, à ce qu'on dit, le calcul des probabilités. La théorie des jeux. La détermination des meilleures routes pour gagner. Si tu penses que ton adversaire va faire la pierre, tu vas choisir la feuille. Mais si tu penses qu'il sait que tu penses qu'il va choisir la pierre, et donc s'il pense qu'il doit faire les ciseaux, pour couper ta feuille, alors mieux vaut en rester à la pierre. Supposons le comité d'une petite ou moyenne entreprise de province, et si les décisions étaient jouées au hasard des saisons.

– Garde ! Pierrefeuilleciseaux que tu me laisses sortir ! – Docteur, ciseaux fils et art de maître que tu me greffes un foie, en bonne forme, une longue nuit de sommeil, des mains rudement frottées sous le robinet sous le néon, un café pas trop fort, une vie paisible, et toi docteur, j'te laisse gagner, tiens, j'choisis d'faire la feuille. Et Monsieur l'instituteur, c'est le contraire, vous faites la feuille, je fais la pierre. On oublie les couteaux et les barreaux, les limes qu'on fait passer dans des papiers journaux. – Sorcier ! Transforme les lames en eau, le métal en rivière, le plomb en os ! Ose ! Et le sorcier dit :

« N'as-tu jamais pensé cela, que tu es tellement environné par tes propres problèmes, que tu ne peux rien voir du monde où nous vivons ? Le monde est un capharnaüm qui possède des articulations. Laisse-moi donc t'arranger ça ». Vous pouvez faire appel au plombier, au boucher, au sourcier, aux agents de sécurité des canalisations sanitaires. Pour la tête, à choisir entre les marteaux, les oreillers et les concepts. Des agents de sécurité de la validité des idées. Poméra-Li, elle ne dit pas grand-chose, c'est le cœur qui l'intéresse. Bon. Comment va ton cœur ? – *Tiptop* !

Le défi de départ et de toujours et chaque fois renouvelé, auquel sans doute il n'y a pas de réponses mais seulement des pistes et des répits, le défi c'est trouver son cœur *tiptop*, voir le monde, trouver qu'il est au poil. Top. Faire que

ça soit bêtement super, se sentir tout à fait apaisé et complètement excité d'exister dans tout cela, au-milieu des hommes et des bêtes et des plantes et roches et des objets que nous produisons, gagner en communion, ne pas grouiller, poser un pas après l'autre et en apprécier le sens, la vitalité, la justesse, l'intensité.

Evidemment, c'est sans compter sur le mal de vivre, les temps difficiles, les imbéciles, l'horreur que représente parfois le premier lever de paupière. Une vie *tiptop* est une contradiction. Et quand il y a quelque part un salaud de jouisseur qui aime cette vie-là, cet ogre et cette rouge colombe, j'ai une telle envie de lui faire passer son espoir, j'ai une telle envie d'avoir droit à la même compensation, que je n'en dors pas de la nuit. Je l'interroge, le gars : « C'est un éléphant, qu'il me dit, qui se balançait sur une toile, une toile toile toile, toile d'araignée. Il trouvait ça tellement amusant, qu'il alla chercher... un deuxième éléphant ! Alors deux éléphants qui se balançaient, *allegretto* ». Voilà comment.

Le roi du monde, c'est celui qui arrive à donner un maximum de joie. Et malheureux est celui qui orchestre la justice, il doit surmonter les dilemmes cornéliens, il doit tellement accepter d'équilibres fébriles. Une vie *tiptop* est un défi. Libérez votre cœur ! Soyez votre propre sauveur, soyez votre propre fête, soyez la fête de l'autre. Protégeons les chenilles ! Le sol se remplit à une telle allure, et nous voulons toujours monter, pesant les avantages. Celui du traitement à la personne, de leur pérennité, et l'avantage des grands espaces, tout de doré vêtu. C'est sûr qu'on n'aurait pas pu construire des temples en torchis, alors que tous on va pareil aux cabinets. Ta couronne sur le trône, mon grand, tu diriges, tu as des responsabilités et tu t'habilles sur mesure, prêt-à-porter, de la dignité, du *fun*, la réalisation de nos rêves de même, quand tout brille et qu'on est au centre.

Et quand ta forme inclut d'autres formes, avec plaisir mélanger les niveaux, ne pas garder pour soi, dans cet intense désir de confort. Caraban pose sa chaise au

bord de l'eau, de l'eau chaude, et trempe ses pieds. Il ne passe pas dans le port de la baie des fumées, arrogant de l'énergie dépensée en verres pour le nouveau centre des cultures de l'art du beau. Nonchalant et splendide au bout du cordon, pour dévoiler l'ensemble de lotissements vallonieux, espiègle dans l'organisation du dernier mobilier urbain. Aller vers la liberté, penser que l'horreur est partout, penser que la joie est partout.

Et supposons que nous ayons une année de vie pour bricoler tout ce dont nous avons besoin pour, ensuite, nous élancer dans la zone de tapissage citoyen. Supposons que nous pensions à la maison que nous voulons habiter et aux habits que nous voulons porter, aux tasses dans lesquelles nous voulons boire, aux assiettes, aux couteaux, serviettes, corbeille à pain et boîte aux lettres, corde à sauter, imaginez tout votre outillage du quotidien, de rêve, et que nous pensions aux boutiques dans lesquelles nous irions, aux musiques que nous voudrions écouter, aux mots qu'on aimerait lire, aux images qu'on souhaiterait voir. Supposons que nous devions tout faire, de l'écharpe à l'économe, de la voûte au plafond de votre banque à l'étiquette qui borde la boîte de douze cartouches, sensationnelles. Et non pas les étoiles et vers de terre, mais ce qui est fait de main d'homme, ajouté au primordial confort de l'eau, de l'eau chaude. Quand elle est maîtrisée, n'est-ce pas. Et comme on a besoin d'être plusieurs.

A la fin de la chevauchée intrépide, en contrées édifiantes et pauvres, en conflits subis, en caprices énergiques, Poméra veut sa cabane sur pilotis, clarté des roches sur fond liquide, et skálðer, et entendre skálðer, et inviter à compter les oiseaux, partager l'ivresse, skálðer sans en perdre une goutte, un grand océan, et en roulant les airs :

Disse rrrroooooolls ár wíhr speðiäl.

Le spectacle est fini. Vivement les coulisses ! A vot' bon cœur.

« Position idéaliste ? Position du rêveur ? Franchement, ça m'est égal : personne ne me fera renoncer à ce qui permet de croire à la vie. Vous me direz aussi que c'est une solution facile à prendre dans un roman, mais difficile à traduire dans le domaine de l'application politique. Je vous répondrai qu'un romancier n'est pas un politicien, qu'un écrivain peut défendre des valeurs menacées par ses contemporains et qu'il a le droit de se tourner vers l'avenir, et enfin que je refuse de m'incliner devant tout ce qui démontre, ou semble démontrer, l'impossibilité d'être un homme, puisqu'il me faut continuer d'être un homme malgré tout.

Si les hommes de notre temps ne trouvent pas aux problèmes qui déchirent le monde de solutions fraternelles, c'est peut-être la condamnation des hommes de notre temps, ce n'est pas une condamnation de la fraternité. »

Romain Gary, « La marge humaine », 1957.

[Lettre aux 7 éditeurs à qui le manuscrit fut envoyé]

